

## LES SUPPLIANTS

## LES PIERRES QUI PLEURENT

(Suite<sup>1</sup>)

## INTERMÈDE

## I

## LES DEUX VOYAGES

Par la pureté des lointains, sous la lumière apaisée du soir, par les tiédeurs de l'air et ses odeurs, par les voix très douces de la campagne qui redissent au foyer du couchant toutes les joies du jour, la vie se révèle bienfaisante. Au pas somnolent du cheval la voiture gravit lentement la côte.

Kerguelvan: — Il me semble que je m'éveille; je ne suis plus moi-même depuis ce matin; en vérité, on dirait que ce voyage doit renouveler mon existence... j'ai comme un pressentiment de bonheur... ce château du Pouldu, cette vision de mon imagination d'enfant aux récits d'Emilie Gerboix, s'élevant parmi mes rêveries d'avant-dormir, quel charme !... comme je suis jeune encore ! ce voyage !... pourquoi Kerpenhir m'a-t-il écrit cette lettre ?... Je ne veux plus de douleur... Oh ! donnez-moi de la joie !

Il relit la lettre de l'Abbé de Kerpenhir:

« ... Les horizons sont prometteurs, et derrière » tous les âges, un âge d'or luit, baigné dans l'air

(1) Voy. *Mercur de France* N° 93 et 94.

» bleu du temps... Les âmes sont inconnues et  
» lointaines, derrière tous les yeux se lève un  
» monde de rêve. Les routes de la terre et celles  
» de l'amour sont peuplées de gens qui passent.

» Sans doute, mon cher fils,

» Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage !

» Le poète s'assied au bord des routes, à regarder vers l'horizon, à regarder vers l'âge d'or, à regarder vers les âmes et vers les yeux ; les passants s'écoulent interminablement, il se mêle aux passants, puis les quitte. — Il marche à travers la plaine ; où va-t-il ? il ne sait... vers l'espace qui garde un « là-bas » inconnu... Mais dans son cœur s'ouvre l'illusion de tous les clairs et joyeux pèlerinages... ceux qui aiment et ceux qui partent pour aimer, il se retourne à longtemps les regarder... et voici qu'ils se perdent au loin et disparaissent aux détours... Il erre, semblable à un égaré ; ses pieds saignent... chacun de ses pas le mène-t-il vers la terre qui lui fut promise ? — La plaine est mouvante comme un désert, la solitude est hantée de cris et de plaintes ; l'angoisse le pousse, le retient... mais, va, car tous les chemins de la plaine mènent vers l'Hespérie merveilleuse !

» La douleur est un plus beau voyage que l'amour ; la douleur, mon cher fils, est le plus beau voyage !... »

Comme ils dépassent le sommet de la côte, Pierre le Chouan interpelle le cheval : — Allons, Dimeur, allons, eh ! oh ! nous arrivons !

Et s'adressant à son maître, il ajoute : — Voici Splann-enn-ev !

Kerguelvan relève la tête ; en bas, assez loin encore, autour d'un mince clocher roman qui pointe dans le ciel, s'étagent, aux flancs d'une colline, parmi des masses de verdure, les toits de la petite

ville, illuminés de soleil ; et toute la campagne garde un sentiment très aimant et très reconnaissant de la vie, sous la rêverie naïve des nuages roses...

Kerguelvan songe : — Pourtant l'amour ! Et les pays où ils vont tous ?

## II

### L'AUBERGE

Les vieilles femmes, assises sur le pas des portes à coudre ou à filer, immobiles comme des statues, sans tourner la tête, suivent la voiture d'un mouvement d'yeux.

### HOTEL DU TERTRE NOIR

Une maison de bois, au toit aigu, flanqué de deux tourelles ; le premier étage surplombant le rez-de-chaussée, soutenu par deux poutres sculptées et peintes en blanc, forme arcade devant l'entrée ; des capucines enguirlandent les fenêtres. Un ostensor de cuivre, auréolé de sept cercles de clous, orne la porte de chêne ; une vierge en faïence niche au dessus du linteau.

Une femme, grande et sèche, très vieille, à figure aigüe, aux yeux perçants sous l'ombre de sa coiffe, paraît sur le seuil ; d'un regard rapide, elle dévisage Kerguelvan et Pierre.

Les rayons rouges du soleil couchant s'endorment aux rideaux de percale à fleurs ; au fond de la salle, luisent des cuivres rouges.

La vieille femme a demandé : « Pour le souper ? » Et elle cherche une clef dans un tiroir.

En attendant le verre de cidre, René de Kerguelvan et Pierre le Chouan s'accourent à la table, qui est de chêne noir comme la porte, comme les pou-

tres du plafond, comme les escabeaux et les bahuts, les armoires et la panetière...

Kerguelvan : — Pourquoi es-tu triste, Pierre ?

Ils ont dîné l'un en face de l'autre, sur la grande table. — Pierre le Chouan, élevé jadis au château, a conservé les manières d'un gentilhomme d'autrefois ; René le traite en ami. N'est-il pas comme son dernier parent, dans le vide qui s'est fait autour de lui, ce vieillard qui sait tout, et du passé de sa famille, et de son présent à lui ? — Pierre vénère son maître, il l'aime héroïquement, comme il y eut des chouans qui aimèrent leurs seigneurs.

Les chandelles de résine, piquées sur des branches de fer, se consomment en brésillant.

L'aubergiste a quitté la salle.

— Voilà, pourtant, dit Pierre, celle que j'avais rêvé d'épouser dans ma jeunesse... Il y a bien longtemps, Monsieur René, vous n'étiez pas de ce monde, ni vous, ni feu M. le Comte votre père... elle ne voulut pas de moi !

Kerguelvan : — Vois comme rien n'est rien : tu as souffert alors ? maintenant c'est l'indifférence...

Pierre : — Je voudrais savoir si elle m'a reconnu...

### III

#### LA RUMEUR

Le fracas de la voiture a cessé de retentir. La petite rue a repris son silence... une chanson de berceau tourne au bord d'une fenêtre, des enfants rient au loin, les hirondelles crient dans le ciel ; les chats, un à un, sortent des caves et reviennent s'asseoir au bord des fenêtres ; les fileuses n'ont

pas encore bougé. L'aubergiste, adossée au mur de sa maison, regarde encore vers la place où la voiture a tourné; soudain sa voix lente et grave s'élève :

— Maudit que tu es !... Est-il bien le fils de son père ! ah ! tous les seigneurs aux yeux d'or ! le comte Jean vit toujours dans leur âme ! Vous savez ce que je dis, vous autres ? vous l'avez bien reconnu ?

— Est-il pas né d'un coup de pied dans le ventre de sa mère, répond une voisine ?

Peu à peu les fileuses se lèvent et se rassemblent :

— On disait pourtant que Mlle Emilie l'avait délivré du mal, et aussi M. l'abbé de Kerpenhir (le saint homme !) mais ils ne lui ont pas changé son œil !

— On le voit toujours errer aux heures mauvaises sur la *Colline des Pierres qui pleurent* ; la Janic dit que son homme l'a entendu parler, la nuit, tout seul en apparence, dans la forêt de Tréguenne...

— Il a le sang de son père.

— Bon chien chasse de race.

— Je vous dis qu'y a qu'à le regarder avec son œil crevé et son œil de hibou, s'écrie de loin une très vieille qui est restée assise sur sa porte ; il n'a que la *demi vie* ; on sait bien qu'il est mort avant son heure... il faut aller chercher le *prêtre de la terre*...

— Et le beau Pierre, il a donc oublié les cornes que son père lui a faites ? et le pucelage de sa fille, on lui a dru payé, faut croire...

— Pourtant ceux de Tréguenne et de Kerguelvan l'aiment... on dit qu'il allait avec Mamzelle Emilie soigner les malades et qu'il donne bien de l'argent.

— C'est un mécréant qui fait du mal à tout ce

qui l'approche. Mademoiselle Jeanne a disparu dès qu'il est revenu; on dit qu'elle est morte à l'étranger où *son jeune homme à lui* l'avait emmenée... Qui c'était y donc que ce jeune homme là? On n'a jamais su... Qu'est-il venu faire par ici?... S'est-il pas tué lui-même après qu'il est revenu tout seul à Tréguenne?

— Vrai; et le petit qu'il avait rapporté (qui était peut-être bien né, lui aussi, d'un coup de pied dans le ventre de sa mère) n'a pas vécu longtemps... Et Mamzelle Emilie?

— Puisque je vous dis qu'il n'a que la *demi vie* ah! vous n'avez pas peur, vous autres!... mais son heure sera bientôt venue... il faudrait aller chercher un prêtre qui soit *prêtre jusqu'à la terre*...

— Qu'il ait voulu faire le bien je ne dis pas non; mais ne le fait pas qui veut! le diable aurait peut-être bien voulu être le Bon Dieu, n'empêche qu'il est le diable!... on peut faire le bien et être mauvais de sa nature, le tout n'est pas de faire, c'est d'être: on est ce qu'on est!

— Ils vont au Pouldu... encore un repaire où il sera bien niché.

Depuis longtemps la nuit est tombée, le nom de Kerguelvan s'échange encore d'une porte à l'autre, et, chacune des fileuses jetant ça et là une parole, toute la rue se répète la légende du comte Jean l'ancêtre de René.

#### IV

##### LE VIEUX CHATEAU

Dans l'obscurité de plus en plus épaisse, les chênes têtards, de plus en plus, s'inclinent vers la route. Malgré la vitesse de leur course, ils perçoi-

vent à peine la caresse de l'air chaud, la terre desséchée n'exhale aucune odeur.

Seul, le trop du cheval évoque encore l'idée de temps, découpant des instants dans l'harmonie indéfinie tendue sur la campagne comme une éternité.

Pierre s'est endormi. Pour la première fois depuis qu'ils ont quitté l'auberge du *Tertre noir*, René de Kerguelvan rompt le silence :

— Quelle nuit ! on n'y voit rien sur cette maudite route...

Pierre : — Il fait noir comme à la bouche d'un four, monseigneur ; il y a si lourd de nuages qu'on ne sait plus même où est le ciel...

— Nous avons dû nous égarer, on nous avait dit : « Dans une heure », en voici bientôt deux que nous sommes partis, et du train dont nous marchons... veille au prochain carrefour...

Le cheval bondit et s'empporte en un galop fou.

Pierre : — Sciez-lui la bouche, monseigneur, on ne sait où on va... s'il faisait jour, on lui laisserait prendre une bonne suée, mais... là, est-ce qu'il tient le mors aux dents ?

— Parle-lui, il connaît mieux ta voix que la mienne.

— Là, là, là, ho... mon vieux Dimeur, là, mon bonhomme ! ho ! ho !

— Que diable a-t-il vu ?

— Sait-on ce que les bêtes voient ?

— Nous sommes sous bois... il me semble... n'as-tu rien vu à la tête du cheval ?

— Un loup ? Ce n'est guère la saison, Monsieur René !

— Comme il pointe les oreilles ! on dirait un cheval fantastique...

— Nous ne sommes plus sous bois, j'ai senti l'odeur des marais... Ecoutez... le battoir des lavandières !.. Voyez-vous les blancheurs de buées ?...

— Ah ! la lune !

— J'ai vu luire de l'eau là...

— Oui, j'ai vu le reflet des nuages roux.

— Attention !

Une énorme muraille s'est dressée devant eux.

La Cour d'un château : par miracle étourdi seulement, Kerguelvan se relève, il appelle : — Pierre, Pierre ! — Aucune voix ne répond ; une fenêtre s'ouvre : Kerguelvan appelle encore ; quelqu'un crie : — Qu'y a-t-il ?

Kerguelvan : — Au secours !

Kerguelvan court au-devant d'un homme qui approche ; c'est un moine. — D'autres moines viennent avec des lanternes.

Les deux jambes de devant brisées, le cheval gît contre une petite construction de forme bizarre, placée juste au milieu du Porche...

Un moine dit :

— C'est le *bûcher*.

A quelques pas, Pierre évanoui.

Etendu sur un lit, Pierre dit, la voix tremblante encore :

— Cela va mieux, Monsieur René, mais quel coup ! je suis solide tout de même !... là, ce ne sera rien ! mais vous ? quel miracle, Sainte Vierge !

Kerguelvan : — Mon pauvre vieux Pierre !

— Vous pouvez être rassuré, dit le moine qui a soigné Pierre, la parole est libre, la connaissance parfaite ... Dom Bertrand, vous devriez aller prévenir Monsieur le Marquis...

— C'est fait, répond un des moines qui entourent le lit, il vient...

Kerguelvan : — Mais je vais aller moi-même le trouver ; voulez-vous avoir la bonté de me faire conduire ?



Avant de sortir, Kerguelvan pose doucement la main sur le front de Pierre : Adieu Pierre, mon bon vieux Pierre...

Sans accorder une seconde à l'étonnement que lui cause le costume Louis XVI de son hôte inconnu, dès les premières marches du perron, Kerguelvan s'écrie : — Mille pardons, Monsieur, vous me voyez consterné de vous donner tant d'ennuis... je ne sais vraiment comment je suis entré chez vous... Je m'étais égaré,... mon cheval s'est emballé et abattu à votre porte, et me voici obligé de vous demander l'hospitalité...

Le marquis descend, d'une main portant un flambeau, de l'autre esquissant le geste du plus gracieux accueil, tandis que le jeu de sa physionomie exprime les sentiments les plus cordiaux et les plus condoléants ; mais il ne prononce aucune parole.

Kerguelvan balbutie, dans sa surprise, quelque nouvelle excuse. Son hôte, toujours muet, l'introduit, de nouveau lui serre expressivement la main, et tournant sur ses talons disparaît derrière une tenture de soie rose.

Suspendue à raser la pointe d'un menhir qui se dresse au centre de la salle, une petite lampe d'église veille au milieu de l'espace noir. Dans la faible lueur, des armures de chevalier apparaissent, rangées contre les murailles ; la lance ou le fanion au poing ; au-dessus de leurs têtes, des étendards brodés d'armoiries tranchent l'ombre de leurs plis droits. Entre leurs pieds, des mâchoires de chevaux posées sur de petites stèles serrent d'énormes freins d'acier où pendent encore les harnais lourds de boucles et de mailles... Les murailles de pierre noire, branchues de ramures de cerfs, étincellent d'armes ; les fourches, les crois-

sants et les flammes des lames, l'or et les pierres des manches et des crosses y répercutent jusqu'à la voûte les reflets rouges de la lampe d'église. Aux deux extrémités de la salle, les hautes tentures se balancent au vent qui souffle par-dessous les portes.

Kerguelvan : — L'aventure qui m'a amené dans ce château inconnu, la réception muette de ce marquis à perruque et à jabot de dentelle, sa disparition subite et... il me semble qu'il est en deuil, je crois avoir remarqué des pleureuses aux manches de son habit... vraiment tout cela garde une bizarrerie tragi-comique que complète bien ce fantastique décor...

Et René ne peut s'empêcher de sourire, bien que réellement, il aime ce menhir sous la lampe mystique, ces murs noirs, ces portes monumentales, ces mâchoires de chevaux, ces ramures de cerfs, ces armures, ces étendards, tout cet outillage pour les tueries de jadis, et les lents mouvements des tentures roses...

Et, ne songeant nullement au diable, il se demande : — Chez qui diable suis-je ?

Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il croit reconnaître quelques-unes des armoiries brodées sur les étendards, mais il ne retrouve aucun nom dans sa mémoire.

Accrochés aux flancs du menhir, un casque d'or, une épée de bronze et une hache de pierre attirent son attention... au-dessous, rangés sur une tablette, des pointes de flèches, quelques médailles, des fragments de poterie.... Le casque d'or lui rappelle quelque chose, et il se répète : — Un casque d'or ?

Puis une autre souvenance lui vient, évoquée par toute cette archéologie, une curieuse heure de son enfance : C'est un dimanche, il sort d'une vieille chappelle gothique transformée en musée...

tout à coup, après le silence, comme enveloppé et appesanti du temps inconnu accumulé aux débris recueillis là, et comme cloîtré en lui-même par le clair obscur, par l'air mort et moisissant de l'ancien sanctuaire, tout à coup, les brises tièdes du dehors, le soleil étincelant, le vieux soleil, plus vieux que tout!... alors son moi indéfini, déjà s'épandant au ciel bleu... et puis, sous ses yeux, la réalité des choses humaines, actuelles et vivantes : les grands ormeaux d'un cours, et, par-dessus leurs cimes, les tours, les clochetons et les contreforts déliés de la cathédrale grise.... Dans la rue, la traînante promenade des gens endimanchés, les enfants courant au cerceau sur le cours, les soldats en gants blancs, puis le bourdon grave des cloches de la ville, et loin, sous les arbres, par un orchestre militaire, la valse de Faust, que tout à coup perça un sifflet de locomotive. — Oh ! les vestiges accumulés de ses désirs et de ses souffrances qui s'étaient, toujours les mêmes, aux regards de ses continuelles promenades intérieures!... Ce soleil jeune et ce plein air d'enfance!...

Le marquis se tient là, près de lui, revenu sans qu'il l'ait vu, toujours souriant et silencieux, et d'un geste, le plus gracieux du monde toujours, lui faisant signe de le suivre.

## V

### LES AIEULES

Une vaste salle rectangulaire, que quatre flambeaux et quatre appliques éclairent à peine... Peu de meubles : une console au milieu de chaque panneau, au centre une grande table ; entre la table et la cheminée, des fauteuils ; une vingtaine de portraits anciens pendus sur un seul rang, font

le tour des quatre grands murs... De profondes embrasures de fenêtre, les portes très hautes, la cheminée monumentale.

Une petite dame, vieillotte et clopinante, toute petite, à nez crochu, à figure ridée, avec d'assez apparentes moustaches grises, fort simplement vêtue d'une robe à tablier et coiffée d'un bonnet de dentelles noires, menu-trotte au devant de Kerguelvan ; avant qu'il ait eu le temps d'être présenté, ou même de prononcer une seule parole, elle lui prodigue les phrases de bienvenue.

Derrière la table, une autre vieille dame, mais bien plus vieille que la première, beaucoup plus ridée et toute blanche, emmitouflée de dentelles et de couvertures de soie mauve, disparaît dans un fauteuil creux ; une perpétuelle oscillation agite sa tête penchée, elle paraît sommeiller.

Au moment où Kerguelvan s'incline devant elle, elle se met à radoter d'une voix dansante :

— Château de malheur, va, château de malheur ! on s'y tue ou on y devient fou... Quand on ne tombe pas dans l'étang, on s'écrase contre le bûcher, on se jette du haut de la tour.

Kerguelvan : — Le bûcher ?

— Château de malheur, va, château de malheur ! ah ! oui, oui, oui, château de malheur, on peut le dire ! le pauvre Antoine ! le pauvre Gaston... c'était mon petit-fils, Monsieur, cela lui est arrivé comme à vous, Monsieur, pas mon petit-fils, mon petit, petit, mon arrière arrière petit-fils... mais il s'est tué, lui !... il s'est tué contre le bûcher, c'était en rentrant de la chasse.

— Le bûcher, le bûcher ?

— Oui, oui, ah ! oui, oui, le pauvre Antoine ! c'est bien fâcheux, Monsieur, que vous vous soyez égaré par ici.

— Bien fâcheux ! répètent en même temps quatre ou cinq personnes qui viennent d'entrer : une

autre petite vieille à moustaches, toute semblable à la première, près de laquelle elle se tient, un peu plus petite seulement et légèrement bossue, une dame, très grande dame, d'un certain âge et belle encore, vêtue de deuil à la mode du siècle dernier; puis une jeune fille dans une toilette printanière, semblable à un souffle de plein air dans cette demeure sépulcrale, à un rayon au milieu de tout ce noir : avec sa coiffure poudrée, sa figure rose aux lèvres sourieuses et aux yeux étonnés, la mouche de sa gorge à la nudité claire parmi la gaze feuilles naissantes de son corsage, sa robe à petits paniers, aux élytres mousse sur sa jupe rayée amaryllis et rose, la taille pincée, penchée, curieuse derrière les autres, comme prête à rire ou à sauter, évidemment très amusée de l'étranger, elle a l'air d'être là pour poser un Watteau ou pour jouer le *Jeu de l'amour et du hasard*.

— Mais, Monsieur, s'écrie la dame d'un certain âge et belle encore, comment donc avez-vous fait pour vous égarer et pour parvenir jusqu'ici? Car nos terres sont entourées de murs, et l'unique portail qui donne accès dans le bois est toujours fermé. Il faut donc que quelque fermier l'ait laissé ouvert? Alain (elle s'adresse au marquis) vous ferez bien de veiller à cela... Et je vois, Monsieur, que vous n'avez aucun mal? Dieu en soit loué! Mais on dit que votre domestique est blessé? Que c'est donc fâcheux cet accident? Enfin, on le soignera bien, croyez-le, notre supérieur est un médecin fort savant.

Tous : — Oh ! fort savant !

Kerguelvan : — Vraiment, Madame, je ne sais...

— Mais où donc alliez-vous, Monsieur?

— J'allais à un château qui ne doit pas être bien loin d'ici, j'allais au Pouldu...

— Au Pouldu?

— Au Pouldu.

— Mais, Monsieur, vous y êtes !

— Mais vous y êtes, Monsieur. répète toute l'assistance, excepté le marquis qui ne dit rien et lève les bras au ciel en signe d'étonnement. Et la jeune fille sourieuse regarde Kerguelvan d'un air qui signifie : Qu'est-ce que vous pouvez bien venir faire ici ?

Alors s'adressant au marquis, Kerguelvan dit :

— Je suis votre cousin, René de Kerguelvan.

Et c'est une nouvelle exclamation générale ; on s'amuse beaucoup de l'aventure... la politesse des attitudes et des voix fait aussitôt place aux plus affectueuses démonstrations. Seul le marquis paraît plus froid.

— Château de malheur, va, château de malheur, radote encore la vieille à la tête branlante.

— Et comment M. de Kerguelvan a-t-il eu l'idée de venir ? Comment s'est-il souvenu de ses cousins Brenn du Pouldu ? Depuis si longtemps les deux familles sont étrangères l'une à l'autre !

Kerguelvan : — Votre nom, retrouvé sur un saint François d'Assise ; d'ailleurs, lié à certaine histoire de hantise dont on amusa ma première enfance, il était resté vivant dans ma mémoire ...

Au subit changement des physionomies, Kerguelvan croit que l'allusion n'a pas été comprise, et il précise : — La fameuse *dame verte*.

A peine a-t-il prononcé ce nom, que la petite vieille trotte-menu, à moustaches et à nez crochu, tombe à la renverse, et que la très vieille, du fond de son fauteuil exhale un long gémissement.

— Qu'avez-vous fait ! s'écrie la marquise du Pouldu.

Le marquis ouvre la bouche en o et lève encore les bras.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! soupirent la jeune fille et l'autre petite vieille, celle qui est bossue.

On s'empresse autour des deux victimes de

Kerguelvan, qui ne donnent plus signe de vie.

Elles sont revenues à elles, Kerguelvan a pris le marquis du Pouldu à part :

— Quelque tragique aventure est donc liée à cette légende? — La terreur que je vois répandue ici lui prête une réalité qui me trouble, je vous avoue... Vous savez que je suis venu avec l'intention d'aller passer une nuit dans la tour de l'Ouest?

Le marquis du Pouldu regarde Kerguelvan avec une tristesse profonde, mais, comme toujours, ne répond pas.

— Mon mari est muet, mon cousin, vient dire la marquise du Pouldu, et c'est précisément à la suite d'une frayeur causée par cette... chose, qu'il fut atteint de ce mal. Hélas! ce n'est pas le seul malheur que nous ayons eu à déplorer! Aussi comprendrez-vous, je l'espère qu'il nous soit impossible de vous laisser tenter une aventure qui a été funeste à tant de gens... Au reste, vous verrez, quand je vous aurai conté *tout cela*, si vous persistez dans votre désir... En attendant (ici la marquise du Pouldu prend *avec une grâce charmante* le bras de Kerguelvan) en attendant, mon cher cousin, venez vous reconforter; nous avons fait improviser un souper avec les reliefs de notre dîner... Et surtout, n'est-ce pas, plus un mot sur ce sujet, devant nos chères grand'mères?

## VI

### CASQUE D'OR ET CONFITURES DE ROSES

Kerguelvan : — Ah! le casque d'or! je sais maintenant!... Ces armoiries peintes au-dessus de la porte...

Marquise du Pouldu : — Ce sont les nôtres...

— De Sinople au casque d'or, accompagné de

six besans d'hermine, trois en chef et trois en pointe, formule la petite vieille à moustaches qui s'est évanouie.

Kerguelvan : — Dans le vestibule, à Kerguelvan, sur les panneaux d'un vieux carrosse, elles étaient peintes accolées aux nôtres ; dans ma toute enfance, on me montrait le casque d'or, c'est un souvenir de mes yeux d'enfant. Aussi, lorsque j'ai vu le casque d'or, tout à l'heure, avec la hache de jaspe et l'épée de bronze suspendues au menhir, je me suis répété : Un casque d'or ? Un casque d'or ?... mais je ne savais plus...

— Le comte René de Kerguelvan, votre trisaïeul, avait épousé la demoiselle Anne Adèle Brenn du Pouldu, sœur de la bisaïeule de mon mari ; vous venez de la voir dans son fauteuil...

— Comment, elle vit encore ?... ce carrosse a été vendu avec le mobilier, après la mort de mon père. Je n'ai pu racheter que le château vide.

Marquise du Pouldu : — Ah ! vraiment ?

Elle reprend après une pose : — Et vous connaissez sans doute la légende ?... Reprenez donc de ce pâté de carpe à l'Espagnole, si vous le trouvez de votre goût ? Notre cuisine doit vous sembler étrange ? Elle n'a guère de rapport avec celle de votre temps ?

— Je la trouve délicieuse, marquise... cette légende ?...

— D'après la légende, les Brenn du Pouldu descendaient du chef d'une tribu Celte, d'un Brenn, établie ici avant même la conquête romaine. — On affirmait que ce Brenn avait été inhumé sous un menhir, à l'extrémité Ouest de l'étang, avec un casque d'or, une hache et une épée. — On le savait, ceux qui l'avaient vu l'avaient redit aux autres, et cela s'était transmis de père en fils. — Lorsque les Brenn du Pouldu partirent pour la Croisade, ils prirent, dit-on, pour signe, le casque d'or,



sur leur bannière... Mais personne n'avait osé s'assurer si le fameux casque et l'épée étaient bien sous le menhir (une superstition entourait cette pierre d'une telle terreur!...) Mon mari fut plus hardi que ses ancêtres ; il fit faire des fouilles, et on trouva le casque, la hache et l'épée, avec quelques autres objets, fort curieux, paraît-il. Ce qui prouve, d'une sorte irréfutable, n'est-ce pas, la descendance des Brenn du Pouldu (qui se disait Brenn-Euzar-Pouldu, on a traduit Euzar au siècle dernier) et nous avons fait dresser le menhir dans la salle d'armes...

Kerguelvan : — J'ignorais cette tradition, qui vous fait plus vieux que les plus vieux de ce pays, et me rend encore plus fier d'être votre cousin, Madame... Vraiment, depuis que je suis arrivé chez vous, j'y ai vécu de bien curieux moments... j'oublierais ce qui est, peut-être, à vivre cette vie si remplie de ce qui n'est plus ; ce me serait un grand bien d'oublier ce qui est !

Marquise du Pouldu : — Vous avez eu de grands chagrins ?

Kerguelvan : — Oh ! ne parlons pas de moi ! je jouirai quelques jours du charme de votre existence, puis... mais vraiment, depuis la toilette de ma jeune cousine en Watteau jusqu'à ce singulier entremets...

Marquise du Pouldu : — Estelle est notre seule joie.

Kerguelvan : — Estelle ?

Marquise du Pouldu : — Elle s'appelle Estelle ; cela vous étonne ?

Kerguelvan : — J'ai connu autrefois une jeune fille qui s'appelait Stelle.

Marquise du Pouldu : — Ah ?... Estelle est le sourire de ce château... tout le monde l'aime et lui obéit, même notre supérieur, le Révérend père Félix ! Alain la veut toujours en toilette ; d'ailleurs,

son plaisir est d'être parée... Pour elle seule, la consigne du deuil est levée (car nous portons tous le deuil du passé, et comme vous le voyez, nos costumes sont de ce temps que nous aimons toujours...) mon mari défend que rien de ce siècle ne pénètre ici ; aucun de nous ne doit sortir des murs. Cela est dur parfois, mais c'est fidèle... Pour moi, j'y suis faite, j'ai oublié ce que j'ai connu et même ce que j'ai aimé jadis... sincèrement, je ne regrette pas le monde... Une seule chose m'inquiète : l'avenir de mes enfants. Qui viendra les chercher ici ? Antoinette, ma fille aînée, se consume d'ennui ; tout ce que nous pouvons inventer est impuissant à la distraire. Son frère seul parvient à l'éveiller de sa langueur... Ils habitent tous les deux dans l'île, vous irez les voir demain...

— Estelle, offre donc de cette confiture de roses à M. de Kerguelvan, disent en même temps les deux petites vieilles à moustaches.

Le marquis du Pouldu paraît sombre ; sa bouche garde un pli de sévérité amère.

La jeune fille s'avance vers Kerguelvan, souriante, un drageoir de chaque main : — Mon cousin, quelques-unes de ces fleurs de jasmin ou quelques roses ? Ce sont des confiseries de ma confection, je dois même en fabriquer d'autres demain, vous m'aidez à la cueillette, si le cœur vous en dit ? dès le jour venu, avant que la rosée ne se soit évaporée...

## VII

### OUTRE-TOMBE

Marquise du Pouldu. — Mais peut-être jouez-vous les échecs ? Vous savez que ma tante Jeanne est très forte...

Les deux petites vieilles à moustaches s'avan-

cent en même temps vers Kerguelvan et exécutent une commune révérence :

— Si vous voulez, Monsieur de Kerguelvan, que nous nous fassions la guerre ? Je serai peut-être digne de briser quelques lances avec vous...

Le marquis du Pouldu, la marquise et Estelle font un whist.

Affectant des tours et un ton de très galant gentilhomme, de temps à autre la partenaire de Kerguelvan le prévient des coups qu'elle lui porte : « Prenez garde à votre reine, Monsieur, mon très peu chevaleresque chevalier la menace. » Ou bien : « Je crois que votre fou est navré à mort. »

Ces paroles, les réponses semblables de Kerguelvan, les mots épars échappés aux rêves séniles de la très vieille enfouie dans son fauteuil, et aussi les ronflements de son sommeil chronique, harmonisent le silence qui s'est établi autour d'eux.

Onze heures sonnent : Kerguelvan vient de perdre la partie ; la petite vieille se lève, s'incline en une nouvelle révérence très surannée, et se retire, aussitôt imitée et suivie par sa sœur jumelle.

Le marquis et sa fille quittent la table de whist et roulent dans son fauteuil l'aïeule impotente hors du salon.

— Monsieur, je vais maintenant pouvoir vous parler de notre fantôme, dit le marquis du Pouldu.

Le marquis du Pouldu rentre : il se dirige tout droit vers l'autre bout de la salle où il disparaît dans l'obscurité ; car, chacune de ces dames ayant emporté un flambeau, un seul est resté sur la table, et les chandelles ont achevé de se consumer dans les appliques. Le marquis revient, puis s'en retourne... Le bruit monotone de sa lente promenade rend le vide de l'oreille et de la pensée de plus en plus solennel.

La marquise du Pouldu se tait, Kerguelvan ne

peut rompre le silence enveloppant où sa volonté se paralyse ; il écoute, malgré lui, le pas qui s'éloigne et qui se rapproche et il suit la silhouette du marquis du Pouldu, qui, après s'être perdue dans l'ombre, émerge peu à peu, à chaque retour, dans la zone de lumière répandue par le flambeau. Bientôt ses pensées se balancent en d'étranges et changeantes songeries sur lesquelles il perd tout pouvoir et ses paupières appesanties se ferment... cependant il lui semble continuer de voir, la coiffure de la marquise, une petite frégate en filigrane d'argent, souvenir de la *Belle-Poule* sans doute, navigue sur les flots et les remous de ses cheveux poudrés ; d'autres têtes semblables se forment autour de la sienne, toutes se mettent à tourner ; c'est un bal, et la musique en est très lointaine... Voici que la marquise du Pouldu se penche vers lui ; elle lui parle à l'oreille : il est question de la cour, des événements de la journée : un jeune chevalier est arrivé avant le roi à l'hallali... une voix prononce : « Combourg, Combourg ! » « outre-tombe, outre-tombe ». A la sonorité grave de ces mots, tout s'enveloppe de noir. Une femme très grande dit : « Ma fille est morte ! ». Une jeune fille parée de guirlandes et vêtue de rose, de vert et d'or, joue du clavecin ; ses mains courent, très légères, sur les touches, mais n'en tirent aucun son...

Tout à coup, Kerguelvan sursaute : — Mon cher cousin, dit le marquis, en s'asseyant près de lui, et sans autre préambule, la parole m'est revenue...

— Oui, mon cousin, dit la marquise du Pouldu, d'une voix tranquillement triste, mon mari est muet, mais son mutisme n'est pas continu. Après plusieurs mois de silence, il arrive que la parole lui soit rendue pour quelques heures, pour quelques jours même... la première fois qu'il put parler, ce fut le jour de sa fête il y a dix ans.

— Oui, affirme le marquis.

Kerguelvan : — Je vous assure que je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillé, et vivant de la vie ordinaire...

— Oui, affirme une deuxième fois le marquis, oui, le jour de ma fête. — Eh bien, mon cher, je vais pouvoir décharger ma femme de la promesse qu'elle vous a faite et que je sais lui être fort pénible à tenir ; je vais vous mettre moi-même au courant des faits... Peut-être serait-il plus sage de vous en aller dormir, mais je tiens à profiter du répit que Dieu m'envoie dans ma souffrance (et peut-être à dessein) pour vous convaincre de l'inutilité et du danger...

Kerguelvan : — A vrai dire, je ne songeais déjà plus à ce fantôme... en venant ici, je désirais surtout voir la réalité, d'un lieu tant de fois évoqué par mon âme d'enfant, naïve alors et inconsciente du destin qui m'était réservé... cette réalité, au lieu d'être décevante, se pare de tous les charmes de mes rêveries ; les événements qui accompagnent mon voyage semblent se former au loisir d'un conte intérieur... la dame verte, qui fut, par son retour dans ma mémoire, la cause immédiate de ma visite au Pouldu, s'était effacée de nouveau, comme au grand jour, parmi les impressions directes des choses... J'ai insisté d'abord, dans la première surprise d'être ici, pour l'aller attendre à l'endroit qu'elle hante, mais je l'aurais tout à fait oubliée à savourer la précieuse paramnésie, qui, féeriquement, soude à mon présent le bonheur des années perdues, sans votre persistance à parler d'*Elle*, et sans la terreur de tous, dont j'ai ressenti, je vous l'avoue, le contagieux frisson. Or, mon cher cousin, je suis maintenant tout à fait résolu à l'aller voir, d'autant plus résolu que vous paraissez plus effrayé.

Le marquis du Pouldu : — Une de mes arrière-

grand'mères, la neuvième en remontant à partir de ma bisaïeule (il indique la place où était le fauteuil roulant), elle naquit sous Charles VIII, et mourut vers le milieu du règne de François 1<sup>er</sup>... tenez voici son portrait...

Le marquis prend le flambeau et emmène Kerguelvan devant le portrait d'un chevalier masqué et armé :

— Adélaïde, Marie, Henriette du Pouldu...

Mais Kerguelvan n'aperçoit aucun portrait de femme.

— Je vous montre cette peinture, parce que c'est dans cette même toilette verte...

Ils sont toujours devant le chevalier ! Kerguelvan examine avec la plus grande attention les portraits que la clarté du flambeau permet de reconnaître : non, décidément non, il ne reconnaît pas madame Adélaïde, Marie, Henriette du Pouldu, en robe verte.

Alors, il comprend soudain que le marquis du Pouldu est fou et que tous ceux qui habitent le château sont fous aussi, et la peur le fait pâlir ; non la peur des fous, mais la peur de la folie, la terrible folie dont il a toujours peur, parce qu'il sent qu'il s'est trop laissé pénétrer par les influences émanées de tous ces êtres.

Il se cache la figure dans les mains, roidit sa volonté, afin de se replacer au temps qui a précédé sa venue... Lorsqu'il relève la tête, le marquis, immobile devant le portrait qu'il éclaire en élevant le flambeau au-dessus de sa tête, semble subjugué par sa fascination.

— Hélas ! gémit la marquise, qui est restée assise au fond de la salle.

Kerguelvan jette les yeux où le « fou » tient fixés les siens : à travers l'éblouissement de la lumière placée entre lui et le chevalier, à la place de ce dernier, il aperçoit une image verte...

Il subit donc irrésistiblement l'influence suggestive de la folie ! — De nouveau, il tend sa volonté et s'approche.... Mais *elle* est là, *elle* est bien là, il lui est impossible de cesser de la voir ! Alors il ne lutte plus, il se laisse aller à contempler la vision.

Les épaules et les seins nus, à la mode anglaise du temps de Henri VIII, comme une hamadryade émergeant d'un buisson du printemps elle s'épanouit hors de son corsage de soie et de mousseline verte..... Elle ressemble à la jeune fille, lorsqu'elle lui offrit des fleurs de jasmin : « Demain, si le cœur vous en dit, vous m'aidez à la cueillette ? » Elle souriait ainsi... Cependant cette figure-ci ne sourit pas ; combien elle paraît triste, au contraire ! mais cette ombre d'ironie à la commissure des lèvres, que c'est bien la même moqueuse bouche ! et ce contradictoire regard qui exprime tant de bonté ! une bonté sévère même ! Pourtant il est attirant certainement, humide, sensuel même ! Ne contient-il pas tout un amour inassouvi ? Le front lisse, poli et petit, couronne son visage de chasteté et de simplicité, même de naïveté... mais si on le regarde longtemps, il contient tout un mystère, il ressemble au marbre d'une tombe.... On aurait envie d'y frapper du doigt.... que penser de cette femme ? Fut-elle triste ou gaie ? Chaste ou sensuelle ? Sévère, légère, profonde ? Les impressions circulent des yeux à la bouche et de la bouche au front si incessamment que c'est la vie même !

— Telle était la marquise Adelaïde du Pouldu, telle vous la verrez.

Ce disant, le marquis du Pouldu saisit une petite boule dorée qui pend en haut du cadre, et abaisse sur la vision merveilleuse le portrait du chevalier : — Nous avons pris cette précaution, afin de dérober la vue de cette figure à la grand'mère de ma

femme et à ma bisaïeule. La toile s'enroule autour d'un cylindre de bois dissimulé derrière le cadre ; cela fonctionne au moyen d'un ressort, vous voyez ? Il suffit de presser ce bouton... Votre serviteur est l'auteur de cette invention-là...

Le marquis a accompagné d'un léger salut la fatuité affectée de ses dernières paroles et, prenant le bras de Kerguelvan, il le ramène vers la grande cheminée :

— Vers minuit...

La marquise du Pouldu fait appeler un domestique et se retire dans ses appartements.

Kerguelvan sourit.

— Est-ce que par hasard vous seriez sceptique ? demande le marquis.

— Non, vraiment, mais la joie de me retrouver moi-même après une crainte affreuse... je viens de me croire fou !

Une porte s'ouvre, Kerguelvan reconnaît le moine qui a soigné Pierre.

— Le père Félix ! s'écrie le marquis du Pouldu ; figurez-vous, mon père, que mon jeune cousin prétend commettre l'imprudence de passer une nuit dans la tour de l'Ouest.

Le moine : — Vraiment, Monsieur, je ne vous y engage pas... Je venais vous dire que votre vieux serviteur s'est endormi d'un très bon sommeil...

Le marquis : — Je m'efforçais de l'en détourner, et j'allais lui faire le récit de tous les malheurs que nous avons eu à déplorer, lorsque vous êtes entré. Je suis heureux de votre présence, l'autorité de votre parole soutiendra la prudence de mes avis.

Le moine : — Mais que Monsieur de Kerguelvan se contente donc de contempler son portrait.

Kerguelvan : — Je l'ai vu, c'est une œuvre admirable !

Le moine : — C'est une œuvre bien étrange, si étrange que c'est un miracle qu'elle n'ait pas



été brûlée en même temps que Madame Adélaïde, car nous avons les pièces du procès qui condamnaient aussi le portrait aux flammes. Et j'avoue que je suis infiniment troublé de ce fait : à tous ceux qui l'ont vue, elle est apparue exactement comme elle est représentée sur cette toile.

Kerguelvan : — Vraiment ?

Le marquis : — Exactement : même pose, même toilette, même figure, même...

Kerguelvan — Et le bas du corps, qui n'existe pas dans le portrait, le voit-on ?

Le moine : — Cela dépend... Quelques-uns l'ont vu, d'autres ne l'ont pas vu ; et parmi les premiers tous ne s'accordent pas dans leurs témoignages ; pour ceux-ci, il était nu et s'offrait à leurs yeux dans des poses impudiques ; pour ceux-là, il était voilé d'une gaze verte.

Kerguelvan : — Cette remarque est précieuse.

Le père Félix contemple Kerguelvan avec un sourire tranquille ; le marquis du Pouldu opine de la tête.

— M. de Kerguelvan connaît l'histoire de Madame Adélaïde ? demande le moine.

Kerguelvan : — Je serais heureux de la réentendre.

Le marquis du Pouldu a terminé son récit ; une longue discussion s'est élevée entre le Père Félix et René de Kerguelvan.

— Vraiment, dit le moine, les prétentions de ce siècle sont sans limite ! Je m'étonne que vous qui savez penser (car je vous connais de longue date, Monsieur), vous puissiez, comme vos contemporains, prendre un mot pour une explication. Laissez donc là votre suggestion et votre auto-suggestion ; vous n'admettez pas que l'esprit des morts ait une forme visible, mais vous admettez que l'esprit des vivants erre, visible, hors des corps vivants !

— Je suis, mon père, aussi superficiel, ce soir, qu'aucun des raisonneurs de ce temps...

— Qu'est-ce que voir avec les yeux du corps?... Qu'est-ce que voir avec les yeux des esprits?... Ne se peut-il pas qu'on parvienne à voir ce que vous appelez l'immatériel, selon la loi des formes dites matérielles? D'abord, pouvez-vous me dire ce que c'est que la matière?

— Qu'est-ce que la matière? Oui, y a-t-il de la matière? répète Kerguelvan. Ensuite il demeure silencieux. La discussion paraît close; le marquis du Pouldu considère les ciselures de sa tabatière avec une attention profonde.

— *Videtur...sed contra est*, murmure le moine.

## VIII

### LE MATIN ET LE JASMIN

Bien que le soleil soit déjà haut, les brumes à l'Orient gardent encore des roseurs d'aurore; l'air rafraîchissant se parfume d'héliotrope et de rose, la rosée diamante les fleurs. Au milieu du bassin encore à l'ombre du château, un jet d'eau monte s'épanouir au soleil en un panache d'argent; les statues mythologiques émergeant des plates-bandes, au sortir des buées nocturnes, dans la pudeur du jour, paraissent songer à leur nudité. Au fond du parc limité par un bois, les ormeaux d'une avenue ouverte sur le lac, détachent dans le ciel, en forme de portique, leurs silhouettes harmonieusement drapées.

Kerguelvan vient d'ouvrir la fenêtre de sa chambre, il s'adosse au balcon : — L'odeur de ces tentures, ces bibelots en porcelaine de Chine, ces menues boîtes de laque et d'ivoire ouvragé, cette commode plaquée d'ébène et de citronnier, ces objets de toilette et ces bijoux oubliés dans une

coupe... ce doit être la chambre d'une femme ? Pourtant à l'inquiétude sensuelle qui plane ici, se mêle je ne sais quoi d'enfantin...

— Eh ! bien, monsieur mon cousin, vous n'êtes pas matinal !

Kerguelvan se retourne vers le parc : C'est Estelle dans sa gaie toilette de la veille. Vêtu d'une courte veste et d'un pantalon taillés dans la même étoffe que la joyeuse robe, un jeune garçon se tient près d'elle, les cheveux longs et blonds, coiffé d'un large chapeau de jonc où se marient des rubans verts et roses.

— Je vous ai attendu une demi-heure pour prendre le thé, continue la jeune fille, ne vous avais-je pas dit qu'il faudrait cueillir nos fleurs avant que la rosée ne se soit envolée ? Dépêchez-vous ! Némorin va vous conduire au thé. (Elle pousse le jeune garçon par les épaules) : — Va vite, Némorin !

Et comme il est déjà loin, elle lui crie : — Apporte deux corbeilles. — Elle ajoute en se tournant vers Kerguelvan : — Je me sens ce matin d'une humeur de bergère, il fait si beau !... Venez vite mon cousin.

— Que faites-vous, grands dieux ! les laides habitudes que vous avez là ! On fume donc maintenant dans votre siècle ?

Tandis qu'ils marchent par les allées étroites, entre les plates-bandes, elle bavarde au hasard des mots : « Vous savez que c'est la chambre de ma sœur qu'on vous a donnée... si vous voulez, nous irons la voir tantôt, dans l'île, Némorin ramèra... Némorin, ce serait délicieux de t'entendre chanter un air champêtre ! Va chercher tes pipeaux ; tout aujourd'hui, appelle-moi : « Ma bergère. » Si tu joues bien, je te permettrai de baiser le bas de ma robe... C'est mon filleul ; un ravissant petit berger

que j'ai là ! c'est moi qui l'ai élevé, il a seize ans ; il est vrai que je n'en ai que vingt, mais vraiment, à partir de dix ans c'est bien moi qui l'ai tout à fait élevé. Je lui ai appris à faire les vers, et il chante à ravir l'âme les chansons de Florian... Tenez, mon cousin, voici le berceau de jasmin, nous allons commencer la cueillette, ... Vous tiendrez la corbeille et me la tendrez ; je vais monter sur ce banc... n'ayez crainte ; il faut que ce soit moi qui les cueille, nulle main profane ne doit les flétrir... Vous tiendrez la corbeille par le fond, c'est cela...

Kerguelvan pense : Stelle, Estelle, le même nom ! deux visages, deux âmes...

Estelle secoue la rosée des branches, dont Kerguelvan est inondé. Elle rit beaucoup : — Eh ! mon Dieu, que vous faites piteuse mine ! votre barbe est toute emperlée de gouttes, si elle était blanche, je vous appellerais Neptune, mais comme elle est noire... ma foi, je ne connais pas de dieu qui ait la barbe noire et de l'eau dans la barbe, et vous ? Mettons que vous êtes un Sylvain !

Elle jette les fleurs dans la corbeille, les épluchant d'abord et les choisissant.

Kerguelvan s'amuse de cette cueillette. Le parfum du berceau de jasmin, la jeunesse de ce beau jour et le léger bavardage coupé d'exclamations aux plus belles fleurs, le rendent à une inconscience heureuse. Il goûte un renouveau à toutes ces insignifiances qui l'eussent autrefois exaspéré. Et puis, ce costume, et ces manières d'un autre temps ! — Ainsi qu'aux Champs-Élysées, voici qu'il revoit, par une matinée bleue et rose au bord de la Lande, la silhouette blanche de Stelle de Saint-Ilan ; et il réentend le dialogue :

« — Je suis laide, René, et la beauté remplit vos yeux de son mirage !

» — Je vous aimerai dans l'espérance de votre beauté éternelle.

» — Ce serait un rêve vite achevé.

» — Vous semblez m'être apparue pour me sauver d'un supplice... J'ai le pressentiment de mon avenir... je souffrirai jusqu'à devenir fou... je vous aime superstitieusement !

» — ... Conservez dans votre cœur un sourire semblable à cette matinée... la vie se lève et meurt comme les jours... l'adolescence est l'aube du cœur?... vos sentiments sont semblables à ces arbres encore voilés dans les brumes roses... »

Estelle s'écrie : — Ah ! voici Némorin qui joue, écoutez !

Quand le petit berger a terminé sa ritournelle, elle se met à chanter :

Ah ! s'il est dans votre village  
Un berger sensible et charmant  
Qu'on chérisse au premier moment,  
Qu'on aime ensuite davantage,  
C'est mon ami, rendez-le moi,  
J'ai son amour, il a ma foi...

Du fond du bosquet, Némorin répond :

Ah ! vous dont l'inconstance égale la beauté,  
Vous qui comptez pour rien mes serments et ma vie !  
Vous ordonnez qu'elle me soit ravie,  
Elle est à vous comme ma liberté.

Kerguelvan : — Dans ce clair et parfumé matin, la lumière et la chanson des mouches, la joie des papillons parés pour la fête de vivre et la jeunesse des fleurs ! J'adore cette floriarie... Oh ! la délicieuse inconscience !

Estelle : — Bravo, mon Némorin, tu baiseras le bout de mes doigts.

Némorin rougit lorsqu'il prend la récompense promise, et si douloureusement ses yeux expriment leur reconnaissance, que Kerguelvan en ressent lui-même une piqure au cœur.

Estelle : — Allons maintenant cueillir des roses !

## IX

## AME CELTE

Le marquis coupe nerveusement du bout de sa canne les plus hauts œillets des bordures. — Il dit à son fils : — Sachez, Alain, que les fils des croisés ne sont plus aujourd'hui que des soudards au service d'une république athée. — Et, se retournant vers Kerguelvan : — Oui, mon cher, nous remontons plus loin que Charlemagne, la légende est certaine... La vérité, c'est que Bretagne n'est pas France, et que la race dont nous sommes n'eût jamais dû se commettre avec ces bâtards de tous les peuples que sont les Français. Cette France, aujourd'hui, je la méprise, depuis le premier de ses rois, jusqu'au dernier valet de sa République ! Nous ne devons pas oublier qu'une trahison a fait de nous une province de France ! D'ailleurs, ses rois ont tout fait, d'eux-mêmes, pour que jamais nous ne puissions l'oublier. Mon grand-père, qui fut votre grand-oncle, mourut en Chevalier pour la défense de son souverain... mais cette race sans cœur et sans âme oubliera notre dernière Croisade... Ce Louis XVIII garda l'attitude d'un homme arrivé, et ce Louis-Philippe !... dites-moi, je vous prie, d'où sortait ce parvenu ?

Kerguelvan raconte les aventures du *prince Gammelle*, le marquis du Pouldu en rit aux larmes. Il reprend : — Non, voyez-vous, j'ai muré cette terre, j'ai fermé mes portes... tout ce qui vient de là-bas ne doit plus pénétrer ici. J'abattrai mes murs, lorsque Bretagne sera redevenue Bretagne, libre et lavée de la souillure d'être un morceau de cette France que nous avons trop aimée... Car elle n'est plus la France des Croisades, cette France d'aujourd'hui, gouailleuse et athée, ripailleuse et paillardes... Elle qui eût pu être si belle !... Alors

nos forêts repousseront, les hommes qui laboureront la terre, fidèles et fiers comme des gentilshommes, nous béniront, car nous savons être aimés de nos vassaux. Les hommes de la mer iront au bout du monde porter la parole de Dieu ! La voix des prêtres sera de nouveau écoutée, les tombes reviendront autour des églises, et les jeunes hommes, guéris du mal qui les souille aujourd'hui, recommenceront à rêver par delà la mort et parleront du ciel à leur fiancée... les vieillards raconteront au foyer les génies de la lande et de la mer... Alors Bretagne vivra et aimera !... Le croiriez-vous ? J'ai appris que ces canailles, pour gagner des voix à leur République, envoyaient ici prêcher le protestantisme !... ils veulent détruire nos superstitions ! Voyez-vous la grossièreté de ces marauds ! Ah ! les sans-culotte, les lâches !

Le marquis du Pouldu s'est tout à fait emporté. Le voici tout à coup calmé :

— Ce deuil que vous me voyez porter, n'est pas le deuil de leur malheureux dernier roi, c'est le deuil d'un principe, et surtout d'une illusion ! Puis sautant à une autre idée : — Et croiriez-vous encore ceci : je trouvai les œuvres de Monsieur de Voltaire et de Monsieur Rousseau dans la bibliothèque de ce château... et un tas d'autres faquins de ce genre !... Vous parliez de mes filles, mes filles, Monsieur, leur frère quand il en aura l'âge, ira leur chercher un mari parmi ceux de Bretagne et se choisira une femme... Elles ! elles partiront s'en aller, elles sont femmes ! mais lui, Alain ? en vrai Breton du Pouldu, il demeurera ici et comme moi-même, après ma mort, s'enfermera derrière ces murs.

— Oui, père, dit le jeune homme.

Kerguelvan : — Mais la conscription ?

A ce mot, le marquis pâlit ; il répond, la voix pleine de colère : Mon fils n'est pas inscrit sur

leurs registres, et connut-on son existence, qu'on n'oserait, je pense, venir le prendre ici. Nous sommes armés, on le sait : il en coûterait trop de sang pour un conscrit de plus. Lorsque ces religieux que vous avez vus furent expulsés, ils vinrent ici se réfugier ; si on eût voulu les y traquer, j'eusse fait mettre mes vieilles couleuvrines en batterie sur la chaussée, et croyez que j'eusse fait sauter ce château plutôt que de livrer ces hommes et moi-même à de pareils bandits. Je n'ignore pas, mon cousin, qu'il y a quelque ridicule à parler de la sorte, pour vous qui êtes de votre siècle probablement?...

— Je souris de tristesse, mon cousin, et non pas d'ironie, à voir votre héroïque fidélité aussi surannée que le costume que vous portez. Mais peut-être aurais-je les mêmes colères et les mêmes révoltes que vous si... des murailles plus solides et plus hautes encore que les vôtres ne m'eussent tenu séparé de ce monde que j'apprécie aussi moi pour ce qu'il vaut.

— Vous aussi des murailles !

— Oui, d'une autre sorte, mais des murailles... et plus infranchissables encore que des murailles de pierre.

— Oh ! n'est-ce pas que nous sommes bien de même race ?

— Je n'ai que moins de colère et plus de pitié que vous.

— Comte René de Kerguelvan, quand il vous plaira... Voici la clef du portail que vous avez par hasard trouvé ouvert, aussi souvent et aussi longtemps que vous le désirerez ce château sera vôtre !



## X

## LE SATYRE A LA FONTAINE

— Ecoutez-moi, mon Némorin, vous allez dire à la Madelon qu'elle m'apporte ici ma camisole en colinette et mon fichu de Linon... ou... préférez-vous mon fichu à collerette garni de deux rubans noirs à la jeannette ?

— Je ne sais pas, maîtresse.

— Je vous ai dit, mon Némorin, que je voulais tout aujourd'hui que vous m'appeliez ma bergère.

— Oui, ma bergère !

Némorin rougit, comme il a rougi le matin en lui baisant les doigts. *Oui, ma bergère*, à la fois timide et audacieux, sa voix tremble de tendresse, il la caresse, il la prend dans ses bras avec ces mots là. Lorsqu'il a dit : *Oui, ma bergère*, elle a baissé les yeux, faisant mine de s'abandonner à une imaginaire étreinte. Elle reprend : — Ecoutez-moi encore, mon berger, vous direz à la Madelon, qu'elle m'apporte aussi mon bonnet de gaze d'Italie et une chemise lilas tendre de taffetas des Indes... à moins... préférez-vous ma chemise à jabot qui a un nœud queue de serin ?

— Je ne sais pas, ma bergère.

— Vous êtes plus niais qu'il ne sied.

— Je préfère la chemise tendre, ma bergère.

— Courez vite, Némorin ! attendez, je vous permets de pénétrer dans ma chambre, vous prendrez sur mon « bonheur » mes boucles d'oreille à pois de Mirza.

Le jeune garçon s'élançe, léger comme le chevreuil qui a fui lorsqu'ils sont arrivés là.

Les pendulines et les citelles sifflent dans les hautes branches, le roitelet et le rouge-gorge guerroient pour la possession de leur royaume de mousse.

Estelle et René se sont assis sur les fauteuils d'un boudoir de rocailles ; depuis une heure, René, admis comme familier, écoute là sa cousine jouer à l'amour avec son berger. Tout près d'eux, penchée sur une fontaine, une nymphe de marbre rose se dévêt en se mirant, tandis qu'un Faune accroupi derrière la margelle en rit d'attendre.

— Ce satyre est affreux, dit Estelle, à peine Némorin parti ; voyez, mon cousin, comme son rire est cruel.

— Je ne sais vraiment quel est le plus cruel des deux, du Satyre qui rit ou de la Nymphe qui se mire et se dévêt lentement.

— Mon cousin, quelle supposition votre esprit va-t-il chercher là ! Ne voyez-vous pas que la douce pureté ignore le monstre qui est là, et que, toute innocente, elle offre la tendre chair de ses épaules à la férocité de ses yeux dévorants ?

— Ou qu'elle feint d'ignorer ?

— Que vous êtes déshonnête ! je gage qu'elle ignore... Voyez, il est certain que ces épaules-là n'en savent rien.

— Je gage qu'elle n'ignore pas ! Ne l'eût-elle pas vu, qu'elle le pressentirait. Cette nymphe, ma cousine, n'ignore pas plus le Faune caché derrière cette fontaine qu'aucune femme n'ignore le Satyre douloureux que tout homme cache derrière la fontaine de ses yeux où en se dévêtant elle se mire...

— Que l'homme est d'un esprit grossier ! ah ! voici mon Némorin avec la Madelon ; souffrez que je vous exile le temps de revêtir ma camisole !

— Mon Némorin, tu serais le plus gentil berger, si tu allais quérir le mouton le plus blanc de ton troupeau.

Estelle a revêtu sa nouvelle toilette, elle se regarde au miroir que lui présente Madelon.

Kerguelvân revient s'asseoir, elle congédie la chambrière.

Tandis qu'elle caresse la toison frisée du mouton et qu'elle l'enrubanne, Némorin, debout devant elle, lui présente sur le doigt une tourterelle :

— Voici ma bergère, l'oiseau des amours que j'ai élevé pour vous... n'est-ce pas aujourd'hui votre fête ?

— Vraiment, mon berger ! l'attention délicate ! je te donnerais bien à baiser ma main, mais ce serait la seconde fois aujourd'hui... Ce sera pour l'an prochain.

— Oh ! ma bergère, cette fois encore !

— Courez au prochain village, vous nous rapporterez des rafraîchissements... vous savez ce que j'aime ?

Mais au lieu de courir, Némorin reste là, des larmes s'écoulant de ses yeux.

— La nymphe à la Fontaine, dit Kerguelvân.  
Estelle rit à la tourterelle, Némorin s'enfuit.

## XI

### LES RECETTES

Kerguelvân vient de gronder Estelle, il la regarde maintenant verser de très chaudes larmes. Elle dit parmi ses sanglots : — Que voulez-vous, je n'avais que lui, pour me distraire.

Très simplement maintenant, ne jouant plus aucun jeu, très sérieuse et très bonne, comme un enfant à qui on a pardonné et qui songe à bien faire, désormais afin qu'on oublie sa faute, elle explique : — Le Rosolis ? Vous prenez une pinte de bonne eau-de-vie et vous la mettez dans une bouteille avec deux clous de girofle, trois brins de poivre long, un peu d'anis vert et un peu de co-

riandre cassée... vous laissez tremper le tout environ deux heures et vous le passez dans un linge, ensuite vous faites cuire du sucre à soufflé, vous l'ôtez de dessus le feu et y versez votre eau-de-vie ; remuez bien avec votre spatule, puis le passez dans une chausse comme l'hypocras... et d'abord, vous mettez au fond de la chausse une douzaine d'amandes. Si vous le voulez meilleur, vous y ajoutez quatre grains de musc et six grains d'ambre gris... Pour mon eau de jasmin, je prends deux poignées de fleurs que je mets dans une aiguière avec une pinte d'eau fraîche et environ un quarteron de sucre, je laisse le tout reposer demi-heure ; ensuite je verse jusqu'à ce qu'elle ait pris le goût de la fleur, d'une aiguière dans l'autre... Tenez, je vais la mettre à rafraîchir dans la fontaine, vous verrez que vous la trouverez délicieuse !

Et revenant de la fontaine : — Que dites-vous de mes pralines de genêt ? Goûtez de cette confiture de violette...

Kerguelvan la pousse à parler de ces choses insignifiantes, feignant de s'y intéresser, et peut-être s'y intéressant en réalité, du moins s'y distrayant :

— Les femmes, pense t-il, ne devraient jamais s'entretenir d'autre chose. — Vraiment, il lui trouve une séduction tout à fait inexplicable lorsqu'elle parle de ses recettes, au lieu que si elle abordait un sujet sérieux, il souffrirait aussitôt de sa sottise. N'a-t-il pas lu dans Homère quelque scène d'un semblable charme ?... Il ne sait plus... Ne serait-ce pas un bas-relief dont il a gardé le souvenir ? Une femme levant une amphore pour remplir la coupe d'un héros ou d'un dieu ?... cette vision, peut-être existe-t-elle en lui depuis toujours ?... C'est ainsi que toujours il s'est imaginé la femme sans doute ?

Il veut tenter l'expérience d'une conversation

plus grave, il lui dit : — Alors, n'ayant que Némorin, vous lui avez fait souffrir tout le mal que vous eussiez distribué à tous les hommes rencontrés dans le monde ? Ce n'est encore qu'un enfant, mais il est temps, croyez-moi, que vous vous appliquiez à le guérir.

Elle l'écoute docilement, tout à fait changée, comme si elle avait très bien compris, et très repentante.

Alors ils parlent de sa vie à elle, de ses occupations, de son avenir, de ce monde moderne qu'elle ne connaît pas, cloîtrée par la volonté paternelle... puis de l'amour. Elle fait à ce propos de très profondes réflexions. — Kerguelvan s'en étonne, presque joyeux ; d'ailleurs il est heureux d'avoir mis fin au jeu cruel : — Qu'il était charmant, cet enfant, dans sa naïve souffrance ! et le cœur de cette jeune fille n'a jamais battu pour lui, il n'a été qu'un joujou au bout de ses doigts ! navrante incompréhension de l'adolescence !... Durant notre causerie, ma voix s'est souvent émue et il me semble qu'elle s'en est troublée ! Ma parole, j'ai l'air de lui faire la cour ! moi ? moi ?

## XII

### LA BELLE A L'ILE DORMANT

Elle s'écrie : — Voulez-vous que nous allions voir la belle à l'île dormant ?

Ils gagnent l'avenue qui mène du parc au lac. Entre deux terrasses de magnolias en quinconces, un perron de marbre descend jusqu'à l'eau, une pirogue est amarrée à la dernière marche.

Elle demande : — Saurez-vous bien nous conduire ? bah ! en dix coups de rame nous y serons !

Dans l'air chaud et stagnant, le parfum des magnolias s'appesantit à la surface de l'eau... A me-

sure qu'ils approchent de l'île, des odeurs d'une différente harmonie les enveloppent : à la langueur des magnolias succèdent, mariés à d'excellent parfums aromatiques, des effluves d'outre-mer plus languissants encore. — Un nègre nage au-devant d'eux, et les guide entre les rochers ; ils débarquent sur le sable au fond d'une crique minuscule.

Une île, juste grande assez pour contenir une forêt vierge en miniature autour d'une habitation de bambous et de roseaux nattés.

Sous les lourds écheveaux de sa chevelure noire, son visage nuancé de violets et de bleus nocturnes, luit mystérieusement. Ses traits fondus ne la révèlent qu'immatériellement, par lumières et par ombres, pour la vue seulement. Ses lèvres d'un rouge sombre semblent teintes par un baiser sanglant, et sur ses yeux voilés de rêverie, ses paupières palpitent comme des ailes lourdes de phalène.

— La belle à l'île dormant, dit Estelle ; ma sœur, je vous présente notre cousin de Kerguelvan.

— Je savais, mon cousin, que vous viendriez, mon frère vous avait annoncé.

Kerguelvan s'incline ; il dit peu après : — Ma cousine, votre sœur Estelle est une aurore, mais vous êtes semblable à une belle nuit d'été.

— Votre langage me rappelle les lointains pays où j'eusse aimé à vivre. J'ai l'obscur amour des terres que mon grand-père et ma grand-mère ont contemplées, et j'en ai comme un souvenir en moi.

La conversation se continue de la sorte.

Des palmiers mêlés aux hêtres et aux chênes, retombent en festons brodés, les lianes des terres chaudes aux larges et éclatantes fleurs. Un étroit canal, ouvert au bord du lac, apporte jusqu'au

berceau des arbres, sa corbeille de nénufars roses et de sagittaires bleues.

Au pied du hamac où la jeune fille abandonne son nonchaloir, une négresse s'accroupit, riant de ses dents blanches ; de petits singes dorés et des perruches versicolores se balancent au bout des branches. Au sommet d'une roche, un paon se tient à l'écart, orgueilleux et resplendissant. Et de là, après avoir glissé sur l'eau, la vue s'endort sur la rive, au bercement d'une prairie longue et vallonnée.

Le parler lent et ennuyé, après le premier effort de l'accueil souriant, la « belle Ténébreuse » est retombée dans son languissement. Elle commande cent choses diverses à sa négresse, elle accable son frère d'affectueuses remontrances. Son père et sa mère l'ont fait inviter pour le soir à dîner : elle hésite, promet d'y aller, se reprend, promet encore... Par moments son regard se creuse d'un désir fixe. Le jeune Alain prend autour d'elle des gestes lents et difficiles ; on dirait que chacun de ses mouvements s'alourdit aux plis d'un manteau. Et Kerguelvan le voit distinctement sur les épaules du jeune homme, le manteau de regards dont elle a collé un fil à chaque minute des mois et des mois qui ont dû s'écouler.

Estelle et Kerguelvan s'en reviennent par le parc. Devant le château, comme ils franchissent les premières marches du perron, Kerguelvan s'arrête à contempler les ormeaux de l'avenue drapés sur le ciel rose, il murmure : — Le soleil s'est couché derrière les grands arbres.

— Eh bien ? demande Estelle en souriant.

René ne répond pas ; cette phrase que lui rappelle-t-elle ?

## XIII

## LE MENUET DE LA REINE

En attendant l'heure du dîner, dans la grande salle, il se trouve seule avec la très vieille, celle qui a radoté : « Château de malheur, va, château de malheur ! » Elle parle, elle parle... mais quel charme dans son bavardage de souvenirs fragiles !

— Oh ! mon premier menuet à la cour ! je le dansai avec votre trisaïeul... ce fut un bien charmant et galant homme... il m'avait en affection particulière... La princesse de Lamballe nous faisait vis-à-vis... je la vois encore, me guidant des yeux pour les révérences ; j'étais si jeune et si intimidée que je m'embrouillais : je saluais à droite quand il fallait saluer à gauche... ah ! ah ! ah !... la reine nous regardait... la délicieuse femme ! Il y en avait un qu'elle adorait et qu'on ne dansait pas, on l'écoutait ; il se jouait avec la flûte et les violons... jamais depuis je ne pus le réentendre... ma fille et mes petites filles ne le connaissent pas et je ne me rappelle plus qui l'avait composé... mes vieilles mains, il y a quelques années, pouvaient aller jusqu'à la troisième mesure, mais maintenant je ne puis plus du tout ; songez donc, c'est que ce n'est pas d'hier ! songez donc, c'est que j'ai cent quinze ans.

Elle essaie de fredonner son air.

Ah ! je ne sais plus, je ne peux plus ! cent quinze ans, c'est bien vieux pour chanter !... Ah ! ce n'est pas d'hier ! ce n'est pas d'hier !

Kerguelvan esquisse au clacevin plusieurs menuets ; mais la vieille marquise du Pouldu a laissé retomber ses paupières, elle paraît dormir.

Tout à coup elle s'écrie : — C'est celui-ci ! jouez-le ! mon cher neveu, jouez-le ! mais vous êtes donc



musicien ? De mon temps les hommes de qualité n'étaient pas musiciens... jouez-le, jouez-le !

La voix rajeunie, elle sourit, et, dressée dans son fauteuil hors de ses couvertures et de ses dentelles, ses mains, petites et pâles, mais nouées par l'âge et sillonnées de grosses veines, se balancent en cadence, se tendant comme vers d'autres mains

— Ah ! mon neveu, vous le jouez à ravir ! vous le jouez... comme je le réentends, vous le jouez comme en souvenir.

Kerguelvan : — C'est une page inconnue de Mozart ; je l'ai trouvée, parmi de vieilles lettres, copiée de la main de ma grand'mère.

— La reine l'adorait... oh ! la charmante femme ! quand je pense qu'ils l'ont guillotinée... il y en avait aussi un autre... et puis une gavotte...

Sa voix s'éteint, elle prononce encore : — Ce n'est pas d'hier, ce n'est pas d'hier... songez donc qu'il y a plus de cent ans... Ah ! que vous m'avez fait de plaisir !

— Vous m'en faites à moi-même, marquise, en me donnant l'heur d'évoquer vos minutes heureuses... Et n'est-ce pas, que les joies passées sont les plus exquisés ?

— Marquise ! mais je suis votre tante, mon neveu ; votre trisaïeul était mon cousin... Vous ne devez plus danser maintenant dans votre monde ? Dites-moi, qu'est le monde maintenant ?

Kerguelvan : — Qu'est le monde maintenant ? La question tiendrait dans une bonbonnière ; mais la réponse ?... Le monde d'aujourd'hui, marquise...

Mais Madame du Pouldu s'est rendormie.

## XIV

### NOCTURNE

Alain a cessé le mouvement des rames, la barque suspendue sur le mirage du ciel glisse à la dérive

des nuages roux ; la symphonie de l'éternité plane sur la nuit.

Kerguelvan s'est tu. Alain demande encore : — Alors ce monde... ce monde est ainsi ?... mais je suis fort, mais je suis jeune ; si j'allais leur dire ce que je pense à tous ! Je me sens une énergie à remuer des peuples ! rester inerte ! ah ! quand je serai libre, quand je paraîtrai au milieu de cette foule ! Il y a encore des générosités qui viendraient à moi ?

Kerguelvan : — C'est ainsi qu'on parle quand on est jeune ; on brandit la flamboyante épée de son enthousiasme ; mais bientôt on la laisse retomber !... Au reste, le temps suffit à tout : l'ivrogne s'empoisonne...

Alain : — Je ne puis parler qu'à vous ; il faut que je vous dise tout : sur nous tous pèse une fatalité, ici ; ma sœur Antoinette m'aime...

— Je le sais, et vous ?

— Je ne l'aime pas, mais elle me fait tant de pitié que parfois, lorsque je consens, pour lui donner un peu de joie à rêver avec elle, je suis moi-même troublé.

— La pitié est si voisine de l'amour !

— Aidez-moi à quitter ce cauchemar ; délivrez-nous ; emmenez-moi ; persuadez mon père !... mais si je m'en vais, elle en mourra peut-être ?

— Le siècle a commencé par René de Chateaubriand ; vous recommencez le siècle... et il finit par moi ! Oui, il faudrait nous sauver tous ! mais quelque chose doit s'accomplir que nous ne pouvons empêcher. Notre douleur à nous est la puissance qui sauvera les autres... et cela même est peut-être encore une illusion ? Ah ! vivre heureux et libre, la précieuse vie, Alain !

Alain : — Voici la tour de l'Ouest, c'est bientôt qu'apparaît le fantôme. Voyez, la lune atteint le sommet du peuplier.

Alain : — C'est ici.

Kerguelvan : — Trois cent soixante-douze marches !

Alain : — Vous pourrez peut-être vous asseoir sur cette chaise... elle n'a pas l'air très solide... prenez garde...

Kerguelvan : — Ce christ est curieux !

Alain : — Il est là, paraît-il, depuis deux siècles.

Kerguelvan : — Qui l'entretient de rameaux bénis ?

Alain : — Ce sont les pères... Préférez-vous que je reste ?

Kerguelvan : — Non, non, retirez-vous... Voyez les jeux de lumière dans la charpente !... Quel est ce bruit ?

Alain : — Quel bruit ?

Kerguelvan : — On dirait qu'on remonte plusieurs montres au-dessus de nos têtes.

Alain : — Ce sont les vers de bois.

Kerguelvan : — La table est couverte de petits tas de poussière blanche.

Alain : — Ce sont les vers de bois...

Kerguelvan : — Le parquet fléchit... à quoi peut bien servir cet énorme crochet de fer à l'entrecroisement des poutres ?

Alain : — Je ne l'avais pas vu... je ne sais pas...

Kerguelvan : — Retirez-vous... adieu...

Alain : — Vraiment, vous restez seul ?

Kerguelvan : — Allez, allez-vous-en, Alain, il vaut mieux que je sois seul...

Alain : — Alors adieu, car voici l'heure.

Kerguelvan : — Adieu !

Kerguelvan recule devant le vertige : sous sa poussée, le panneau de bois qui fermait la fenêtre, s'est violemment ouvert ; il n'y a pas de garde-fou, le vent éteint la chandelle...

— Comme la lune étonne le ciel ! Le château et les arbres projettent de belles ombres noires sur la

terre blanche... et toujours la *symphonie éternelle*!... Tous les moments de notre vie s'enchaînent, chacun d'eux est l'effet de celui qui le précède et la cause de celui qui le suit; où aboutira tout ce voyage?... Le clocher roman, dans le ciel de la petite ville... Splann-enn-ev! Splann-enn-ev!... les toits illuminés, parmi les arbres, aux flancs de la colline!... *toute la campagne gardait un sentiment très aimant et très reconnaissant de la vie, sous la naïve rêverie des gracieux nuages*!... l'accident, le conte perdu, la causerie avec Estelle, l'île... Tout à l'heure sur le lac quel regret ai-je eu : *Vivre beureux et libre, la précieuse vie, Alain!* folie! folie!

Sous ses pieds une résonnance rauque de carapaces entrechoquées; René s'interrompt pour prêter l'oreille, il n'entend plus que la chute d'une petite pierre dans l'épaisseur de la maçonnerie; cependant il lui semble avoir reconnu un son métallique.

Derrière lui, en se retournant, une forme verte sur le mur blanc! c'est un rayon de la lune qui se colore au fragment de vitrail encore enchâssé dans l'ogive de la fenêtre.

— Certes, un cerveau moins éprouvé se fût peut-être halluciné! voilà donc ce fantôme! « Son apparition, a dit mon aimable cousin, coïncide avec les phases de la lune »...

René revient au bord de la fenêtre.

— Comme la sagesse de l'âge change les aspects des choses! Autrefois, cette jeune fille m'eût irrité par sa mièvrerie et son inconsciente cruauté. Or, j'ai eu pitié d'elle, et je découvre tout un bonheur dans cette pitié. L'ambition des premiers élans de mon âme, mes colères, tout mon affolement d'amour aurait-il pour conclusion la pitié? Ainsi, moi qui n'ai pu me réfugier en aucun être, je me répandrais en tous par la charité!... pour-

fant un peu de cette joie ! de cette joie !... de l'amour !... mais ce qui est ne peut plus ne pas être !

Un imperceptible frôlement, un pressentiment plutôt qu'un bruit : cette fois son cœur se serre ; comme devant le portrait il tend sa volonté pour ne pas la voir, mais *Elle* est bien là.

Courageux contre lui-même, il s'élançe, un éclat de rire l'arrête. — Dans le désordre de la secousse cérébrale, pouvant à peine réprimer un mouvement de colère, théâtralement galantin, il s'écrie : — Là, ma cousine, l'aventure est romanesque et même romantique ! seriez-vous de votre siècle sans le savoir, ou quelque Georges Sand aurait-il passé les murs du Pouldu ?

Estelle : — Tout juste, mon cousin, je viens de lire *Mont Revêche*.

Elle a dit cela d'un certain petit air, qui eût pu se traduire ainsi : « Les femmes sont plus fines que les hommes ne le croient, mon cousin. »

Kerguelvan : — C'est bien démodé !

— Il est vrai qu'ici, nous ne savons rien de ce qui se fait et rien de ce qui se doit priser.

— Puissiez-vous ignorer toujours tout ce qui s'est fait et tout ce qui s'est dit.

— J'ai déjà remarqué plusieurs fois, mon cousin, qu'on ne savait si vous plaisantiez ou si vous étiez sérieux : votre siècle doit être bien ennuyeux à force d'être spirituel.

— Croyez que je suis très sérieux : puissiez-vous ne rien savoir de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'est dit depuis que le monde est monde... car les femmes retiennent juste des actes et des propos des hommes les plus mauvais et les plus faux, et pour leur plaire, les hommes font et pensent de plus en plus mal.

— Que vous êtes galant mon cousin !

— Je ne suis que misanthrope !

— Fi ! Alceste ! et un peu plus que mon père !  
— Pourquoi vous efforcez-vous d'être piquante ?  
Voyons, asseyez-vous là, sur cette chaise, et causons sérieusement comme tantôt...

— Oh ! que non point ! adieu, mon philosophe !

— Un mot encore : Pourquoi êtes-vous venue ?

— Pourquoi ? Ecoutez ! quel est ce bruit ?

— Je l'ai entendu déjà ; sans doute ce sont les bruits dont on parle... et voici la dame verte...

Estelle avec un geste plein de grâce :

— Oh ! Dieu que vous m'avez fait peur !

Kerguelvan : — Pensiez-vous que je vous ferais la cour ? Et vouliez-vous savoir si je connaissais la carte du tendre ?

— Je voulais savoir si, dans votre siècle de couardise, mon très noble cousin, un gentilhomme, était encore brave.

— Et vous fûtes vous-même brave en venant ici ! Voyez, la femme a peur quand il sied à sa coquetterie d'avoir peur, et sait avoir du courage s'il lui en faut pour plaire... Comédie du bien et comédie du mal, comédie des rires et des larmes, comédie des sentiments et comédie de la pensée ! comédienne en tous les airs qu'elle se donne, marionnette inconsciente aux mains de je ne sais quel *Deus ex machina*, qui veut occuper l'homme aux mystères de cette poupée, afin qu'il oublie l'autre mystère, et afin que, voyant des larmes qui rient et des rires qui pleurent, il ne sache plus ni vraiment rire ni vraiment pleurer !

— C'est presque du Shakespeare ! je vous écoute !

— Quoi ? vous avez aussi lu ce faquin ?

— Comme dit monsieur de Voltaire ! mais je ne l'ai pas compris.

— Et vous vous moquez sans comprendre qu'en cette moquerie même vous continuez votre rôle, tandis que votre *Deus*, l'immuable instinct, tire les ficelles de vos pensées... ou plutôt de votre

langue... mais pardon ! Vraiment je ne sais pourquoi je vous tiens de pareils discours ? ... Oh ! ce n'est certes pas que je songe à prendre ma revanche de quelque mal souffert jadis... je n'ai eu à souffrir de nulle *impitoyable*... mon mal fut autre... Mais vous voyant jouer ici votre rôle, j'interroge une fois de plus en vous, la femme : Fûtes-vous donnée à l'homme, afin que celui d'entre les hommes qui pense, connût mieux sa solitude et, insatisfait, tournât ses regards vers le ciel ? Ou bien, au contraire, afin qu'il oubliât de songer au mystère et que, somnambule, il pût, sans trembler, côtoyer les abîmes de l'être avec votre main pour appui. Mais alors pourquoi provocatrice d'effroyables réveils, au lieu d'être l'endormeuse ? ... Peut-être le poète n'est-il pas un homme ? ... A celui qui pense, l'amour est interdit sans la foi... Notre intelligence est une fugue à cent voix ; nous varions les rythmes, nous combinons les sujets, mais, comme si nous avions perdu le secret de l'harmonie, nous ne pouvons trouver l'accord final. Ainsi nos pensées, ne s'arrêtant plus, chevauchent en rythmes fous, chantent, crient, et interminablement se déroulent ; elles ne peuvent plus s'unir en une réponse finale contenant toutes les réponses à toutes les interrogations, depuis que, musiciens incohérents, nous avons perdu la signification des cinq lettres *Jésus* ! ... La mort ferme-t-elle nos oreilles pour toujours ou bien les remplit-elle de l'harmonie divine qui donne le calme ? Mais cette interrogation est encore une mesure de la fugue ! ...

Estelle : — Cela l'a rendu fou, sans doute ! René, mon cousin René, écoutez-moi ! ce n'était rien... n'y songez plus... Mon Dieu ! ... vous l'avez vue... vous ne la verrez plus ! c'était moi, c'était la lune... ah ! vous me faites peur, reprenez vos esprits !

Kerguelvan : — L'horrible mystère !

Estelle, défaillante : — Au secours ! venez à mon secours !

Elle s'appuie chancelante contre la table. Kerguelvan s'empresse à la soutenir et à la rassurer, la voix très douce maintenant, repris par la pitié. Il l'a fait asseoir au coin de la fenêtre, afin que l'air de la nuit la ranime.

En pleins rayons de lune, la molle clarté fondant le modelé de sa tête imprécise, la blancheur de ses épaules nues semble une vapeur prête à s'exhaler de son corsage mousse et rose ; les nuances éteintes de sa robe ne luisant qu'aux cassures de la soie, la revêtent de reflets.

... Et la lune ne lui paraît plus, à lui, comme tout à l'heure, un étonnement, mais, ironique et désolée, une grimace du ciel, car elle regarde, s'en moquant, la rêverie de ses rayons sur la terre, et, passant parmi les chœurs des saintes étoiles, répand, sinistrement cocasse, au milieu des suppliantes harmonies d'ici-bas, comme le rire d'une voix blanche.

Estelle : — A quoi songez-vous, mon cousin ?

Kerguelvan : — Si je vous le disais, vous en ririez, comme elle.

— Elle?... vous êtes énigmatique... mais voyons, me composiez-vous un sonnet dont j'étais la Laure ?

— Ecoutez les voix qui remplissent le monde. Il n'est aucun lieu dans l'espace et aucune matière, et pourtant, ici et là, des corps qui s'aiment, partout la vie étonnée qui chante et la substance qui se meut. Comprenez-vous le verbe du Mystère en ces sons qui extasient nos âmes, en ces planètes qui poudroient l'infini, en cette lumière qui nous révèle le symbolisme des formes ? Comprenez-vous la prière qui monte d'en bas ? prière inconsciente des brises qui balancent les arbres, des êtres qui unissent leurs voix dans l'interminable



rêve !... inconscience qui se voudrait savoir... vie qui voudrait mourir, monde pris de vertige à voir les lumières des mondes et à sentir passer les chaleurs de l'air, monde qui, suspendu entre le « se sentir être » et le néant de n'être pas, appelle l'amour, et pour son grandissement de conscience et pour son nirvana...

Estelle : — Dites-moi, quel accident vous a privé d'un œil ? Vous avez dû bien souffrir ?

Kerguelvan : — Pourquoi je suis borgne ? un accident, oui, un accident.

Estelle : — Encore ce bruit !

— Ce bruit ? Ce sont les quarantes chevaliers venus pour sauver madame Adélaïde, et dont on n'entendit plus jamais parler. Le temps ronge leurs armures qui se tassent, et le fantôme n'est que la flamme de leurs os...

Kerguelvan reprend toujours calme :

— Au penseur lassé, mon fantôme, l'amour apparaît le repos, au cœur désolé l'oubli, au poète l'hymen de son âme effrayée d'être seule à subir l'infini... En nulle âme de femme je n'ai pu reposer la mienne, lors j'ai aimé... je me suis fait l'amant des heures et des jours... il est de certaines nuits, idéales amantes, dont j'ai senti l'âme bercer la mienne, des aurores qui m'ont rendu la fraîcheur d'un enfant... si vous vouliez, mon fantôme, vous seriez l'aurore de la triste nuit de mon existence ?

Estelle : — Eh mais ! Savez-vous que vous me faites tout à fait la cour, et ce n'est pas si mal pour un Alceste !

Kerguelvan : — Hélas ! je savais bien que vous parleriez ainsi ! pourtant, un instant, j'avais oublié que vous fussiez réelle.

Il s'accoude de nouveau dans l'embrasure de la fenêtre, et souriant, il dit : « Comme elle, ma cousine, vous vous êtes moqué de la rêverie de vos

rayons... Allons-nous-en dormir... Aussi bien, madame Adélaïde ne viendra-t-elle pas ce soir, elle doit s'être attardée sur le toit à rêver du roi.

Kerguelvan offre à la jeune fille la main pour sortir ; elle la prend, aimable et gracieuse ainsi qu'à un menuet, et ils se dirigent vers la porte.

Sur le seuil, Kerguelvan presse plus fort la main de sa cousine ; il dit : — J'oublierais la solitude de moi-même, mon ambition, mon chagrin et tous mes morts ! je ne demanderais pas à votre âme d'épouser la mienne ; vous seriez le repos, parce que vous seriez une réalité parmi mes rêves ! vous seriez riieuse ou silencieuse, capricieuse, qu'importe !... je vous conterais ma vie... Ensemble nous pleurerions sur ce que je fus... ou vous en ririez si cela vous plaisait d'en rire. Vers vous qui détenez l'oubli, tout mon génie monterait, par vous je dormirais et je vivrais ; par vous la lumière redeviendrait toute neuve ! Oh ! le vieux soleil plus vieux que tout et toujours jeune !... mon âme, comme en adolescence, se perdrait encore au bleu du ciel : ce serait une renaissance ! A nous deux nous inventerions le bonheur ! Vous créeriez de la joie, je serais le martyr sauvé, le démon pardonné, vous seriez la rédemptrice de ma damnation, la fée de ma vie ! vous m'aimeriez de charité, car je serais le malade soigné et guéri par vos mains ; vous m'aimeriez d'amour, car je vous envelopperais tout entière de moi et je vous emporterais au fond des nuits radieuses qui donnent l'illusion de l'immortalité ! Vous vous taisez ? Répondez-moi, par pitié ! ma vie fut si douloureuse !... voyez, ma volonté a faibli dans la solitude, et j'ai mis tout mon orgueil à vos pieds !

Mais elle, fière, la tête haute, impérative maintenant : — Laissez-moi, Monsieur, je vous commande de me laisser !...

— Ah ! alors ?...

Il la retient encore ; elle jette un cri ; il ouvre les mains ; elle s'enfuit. — Alors, penché à la regarder disparaître dans la spirale de l'escalier et à écouter le dernier bruit de sa fuite, à voix basse, il profère : — La femme !

Et il reste longtemps le front appuyé contre le mur, répétant, ainsi que des leitmotivs de sa douleur des phrases éparses : « ... La vie se lève et meurt comme les jours ! » ... « Il me semble me ressouvenir d'une existence divine ! » ... « L'amour est un élan vers la sérénité ; la beauté la promet, on la dirait le symbole des joies perdues ! » ... Ah ! pourquoi Stelle de Saint-Ilan fut-elle si laide que je n'osai plus la regarder après qu'elle m'eût parlé sur la Lande ? Elle avait l'âme sérieuse et la pensée lointaine d'un jeune homme ! pourquoi n'eut-elle pas les yeux, et le front, et les lèvres de son âme ? ... As-tu jamais rêvé d'âmes devant les figures adorables de ton frère Sanzio, as-tu rêvé de figures en écoutant chanter Mozart et Beethoven ? ... Raphaël ! Raphaël !

Une voix sérieuse et douce lui redit : « Je voudrais, mais je ne puis pas exprimer ce qui me pousse à vous parler... je ne sais... »

René écoute plus attentivement en lui-même : « J'ai pour vous de l'affection et de la pitié... pardonnez-moi de vous parler ainsi... il fallait que je vous le dise et aussi combien j'admire votre génie... quelle œuvre ferez-vous ?... »

Alors Kerguelvan murmure : — Hoël Brennilis !

Juste à ce moment, il s'entend appeler ; quelqu'un monte, il s'élance sur les premières marches ; le père Félix paraît et il dit :

— Venez, votre vieux Pierre est mort !

*Fin de l'intermède.*

## ÉPISODE VI

## CONFESSIOŒ

Pendant l'été, BrenniliŒ s'est lié avec Madame Romance chez Spiller ; en « femme sensible et bonne » elle s'est intéressée à « son air triste », devinant, sous la fragilité de son sourire, quelque mésaventure d'amour. Indiscreète par sensualité, sous le couvert de la commisération, elle a essayé de le confesser. A force de petites bontés elle l'a attiré chez elle, le plaignant, encore qu'il ne voulût point dire son mal. Et revêtant de maternité ses paroles d'amour, sa voix charitable et douce et simple (car dans leur tête à tête Madame Romance fut d'une simplicité adorable) prêta aux moindres mots tombés de ses lèvres le charme de l'amitié.

Encore presque un enfant, abandonné au milieu de la vie, cette intimité fut d'un irrésistable attrait pour BrenniliŒ ; près de cette femme il s'est senti comme sauvé de toute crainte et de toute tristesse.

Or voici tomber l'hiver, l'âpreté de l'air donne plus de prix encore à cette tiédeur sentimentale à laquelle, déjà, par de certaines soirées froides, la chaleur du foyer s'est jointe. Mais brusquement, BrenniliŒ s'est décidé à rompre ; depuis trois jours il n'est pas allé voir son amie. Un billet discrètement parfumé de violette et d'indulgence vient de lui apporter les plus gracieux et mélancoliques reproches.

Retournera-t-il vers elle ? Ce seront des heures et des heures perdues, enveloppées de paresse, tuantes !..... puis cette habitude maintenant de prendre là ses repas ? — « Il faut absolument rompre ! mais bah ! laissons ce remords puéril ! » — Devant son mal actuel il est tout à fait lâche.

Son premier trouble au duo de Boïto il a main-

tes fois recherché l'occasion d'en renouveler la jouissance, son plaisir est malsain (mais qu'importe?) d'entendre la voix de Janine au timbre si charmeur par son indécision..... cette voix le possède ainsi qu'une caresse savante, il faut qu'il en jouisse encore. Et celle de Madame Claire si lointainement sentimentale!

— Non, j'irai demander conseil à l'abbé de Kerpenhir, il faut que je me confesse à lui.

Près du Luxembourg, Brennilis a rencontré Spiller. Le virtuose l'a entraîné au jardin, ils s'entretennent à pas lents parmi la foule sortie dans le soleil d'octobre; c'est un jour aussi doux qu'un jour de mai.

Brennilis dit: — Si encore ta sérénité te venait d'une haute philosophie! mais non, tu me dis: «Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, tout cela est absurde!» et tu passes!... Mon cher, je planais sur la mer des aventures miraculeuses, en vigie à la pointe du grand mât de mon vaisseau, remplissant mes yeux de ciel et de lumière, tandis que montait la voix des passagers, mes rêves, des héros, tous des héros! et là-bas là-bas, nous partions vers le bonheur, du bleu, du soleil, et des rythmes de flots avec des brises vives; ce devait être un voyage éternel! je ne savais où nous allions, mais la joie m'emplissait toute l'âme... n'est-ce pas étrange que mon rêve ait toujours pris la forme d'un vaisseau?..... O soleil, ô grand barnum cher aux caricaturistes! regarde-moi ce vieux gros homme aux yeux opaques et congestionnés de bête grasse, reluqueur de filles, étalant son ventre et son mufle gélatineux, avec son petit chien et sa femme! et ce long nègre mou, s'infléchissant sur la balustrade! on dirait une majuscule de mauvais goût, un grand J de cath ou de sergent major: — joli, joli! joujou d'acajou je t'aime! — avec son long pardessus

gris, son chapeau à huit reflets, son faux col et sa main gantée de jaune étalée sur le cœur.

— Mais tu deviens toqué!

— Et ce sous-off, qui a l'air d'un P! si tu veux, nous allons former des mots : avec les vieillards, nous écrirons « gaga libidineux », avec les jeunes gens « bêtes brutes ». Tous ces êtres sont la lettre de l'esprit de la contemporanéité! l'amusante écriture! et avec les femmes, filles publiques ou privées, toutes lettres des mêmes mots, on écrirait sûrement : « A vendre ou à louer », « plume d'autruche, bêtise de poule et prétention d'oie »!..... Vraiment, la sale écriture! regarde-les! Les fioritures du désir de plaire et de la vanité, les crochets de l'égoïsme, les raideurs de l'insensibilité, les mollesses de la sensualité; dans l'accent, la barre et le paraphe des gestes, l'ambition et la rapacité méticuleuse! Très chique, ma graphologie sociale! O soleil, ô grand barnum cher au poète!

— Tu es d'un saugrenu, vraiment!

— Vive la saugrenuité mon cher, c'est elle qui me sauve la vie et la raison : si je n'inventais pas des folies pour rire et si je croyais à la raison de mes semblables, je deviendrais fou à force de me répéter que rien ne me ressemble moins que mes semblables doués de raison! comprends-tu cela, toi, ô artiste sage?

— Là, là, enfin, si cela t'amuse.....

— Soyons sérieux alors : tiens, vois-tu ces petites femmes en robe courte? regarde-les jouer avec les petits hommes..... impératives avant que d'être rusées... peu à peu leur véritable caractère se voilera sous une feinte douceur, et leur faiblesse faisant leur force...

Brennilis s'interrompt, subitement taciturne.

Au bout de quelques minutes, il s'aperçoit que Spiller lui parle; distraitemment il écoute son bavardage cynique :

— Six semaines de chasteté mon cher, six semaines! je n'en puis plus, je grimpe péniblement l'échelle... je suis très mystique ces temps-ci... et me voilà encore brouillé avec Claire Romance... oh! Kerpenhir m'a dit une chose extraordinaire avant-hier! Je lui faisais ma confession, il m'a répondu: « Je connais quelqu'un qui a lutté toute sa vie et qui lutte encore »... ce doit être lui-même! il avait un air si bizarre... encore un qui a dû passer par là...

— Oh!

— Mais quel saint homme! oh! cette petite femme, vois donc cette petite femme! et ces deux jeunes gens bras dessus bras dessous, à gauche... ceux-là! mon cher, je ne vois qu'amour autour de moi; tous les êtres que je connais couchent ensemble ou se désirent... c'est effrayant! Je ne sais qui me parlait l'autre jour des hypothèses de Laplace et de Newton sur la formation et l'équilibre des planètes, tu sais..... des vapeurs d'un même soleil semées dans l'espace puis condensées et s'attirant entre elles..... nous sommes tous formés des mêmes vapeurs et nous finirons par tomber les uns sur les autres.

— Peut-être ne serait-il pas absurde de prétendre que l'amour fait partie de la gravitation universelle... l'amour n'est-il pas pour les êtres ce que l'affinité est pour les corps inertes? la physique, l'astronomie et la chimie sont la psychologie de la matière. Oui, si la fin des mondes est une chute des planètes les unes sur les autres et l'embrasement... la fin des cités m'apparaît bien la chute des êtres les uns sur les autres et l'embrasement par l'amour..... Sodome et Gomorrhe.....

— Oh! ces fins de cité! je m'imagine ce chaos érotique! la pensée m'en fait tressaillir! ce doit être effrayant, effrayant! Dieu que cette femme est excitante et que ce cheval a la croupe voluptueuse!...

oui, ce qui finira le monde, vois-tu, ce ne sera pas la haine et la guerre, ce sera l'amour ! et je te le dis, tu es absurde de résister, tu es vaincu d'avance ! et puis quoi ? j'admirerais ta vertu si elle était réelle, mais au fond, ton idéalité, ce n'est que de la sensualité transformée...

— Ce n'est pas mal pour toi, Spiller, mais, revenons à Kerguelvan, alors que sais-tu ?

— Mais rien, je t'affirme ; rien, sinon que c'est une espèce de fou et que tu feras bien de ne pas te laisser influencer par lui... toi surtout !..... je l'ai beaucoup connu autrefois, mais je l'avais perdu de vue depuis fort longtemps...

— Et toi, est-ce que tu n'es pas un peu fou aussi ?

— C'est bien possible.

— Seulement, tu l'es par les reins...

— Vous l'êtes tous fous, toi aussi, et tous les artistes que vous aimez !... Ah ! le docteur Nordau a bien raison.

— Oui, parce que Pascal (qui était aussi un fou) a dit : « L'homme est un animal qui est devenu fou. » Ton Nordau en est un qui ne l'est pas encore devenu !...

.....  
Portant autour de lui la vision du Luxembourg avec la grotesque exhibition humaine dans le soleil des terrasses, Brennilis s'en est allé, l'ironie de sa causerie avec Spiller lui laissant un sourire immobile aux lèvres.

Au bruit du lavage des tonneaux il a reconnu la demeure de l'abbé de Kerpenhir. Il va pénétrer dans la cour du vieil hôtel quand le prêtre apparaît sous le porche ; sans proférer aucune parole, comme s'étant attendu à se rencontrer et leurs regards s'étant avertis de leur causerie de tout à l'heure, ils sortent ensemble.

Ils marchent longtemps, échangeant à peine



quelques banales remarques sur la beauté du jour. Les haleines chaudes de l'air passent ainsi que des élans de confiance. A un moment, Brennilis touche du bout des doigts le bras de l'abbé de Kerpenhir, — combien il a besoin de parler de lui-même !

Le prêtre a compris que sa main fiévreuse demandait la charité, et, levant le front, sa face s'éclaire, ses yeux regardent au loin... mais soudain, triste, il incline de nouveau la tête : le doute, avec l'espérance, l'amour et la pitié se disputent la lumière sur son visage... là-bas, Brennilis a vu sur des étangs glisser des frissons de vent et l'ombre des nuages. — Le regard bleu s'est éteint, Brennilis se tait : le vieillard paraît si accablé, comment oserait-il maintenant lui parler de lui-même ?

La brutalité des coudoiements, la violence des marches hâtées et coléreuses, les cris d'hommes et de bêtes, la clameur des roues et des fers broyant le pavé, l'engrenage social tournoie. — L'haleine absinthée des bars, les odeurs infâmes d'ordure et d'eaux de toilette jetées au ruisseau... Brennilis songe à la foule qui le broiera, qui déjà l'étouffe de ses idées infectées, malgré l'héroïsme de sa poitrine à respirer l'air mortel ! — Une vision caricaturale lui survient du monstre humanité ; ensuite sa pensée effarée retombe inerte, ses yeux s'amuse aux devantures des boutiques, aux inscriptions dorées des murailles et des balcons, aux affiches ; des milliers de regards le touchent, se collent à lui, suçant sa jeunesse et sa beauté... Il se révolte contre lui-même, voyant dans le trouble de sa propre chair un *tout le monde* ignoble.

Un individu, à tête d'huissier ou de magistrat vient à sa rencontre, les yeux avides... Brennilis s'arrête, irrité, la main levée prête au soufflet, l'autre passe en courbant l'échine ; un cheval s'abat...

— Quoi ? Il s'indigne ? si cet être ignoble eût été jeune et beau, qui sait s'il n'eût pas aimé son regard, qui sait ? nous prenons nos antipathies pour des principes de morale, nous érigeons en jugements nos aversions et nos haines...

— C'est de la pitié, et non de la colère, qu'il faut en ce monde, dit doucement l'abbé de Kerpenhir.

Brennilis rougit ; maintenant que le prêtre a compris son geste d'injustice, comment osera-t-il se confesser à lui ?

En sortant de chez Spiller, lorsqu'il a été accosté par une fille au coin du boulevard Port-Royal, il est revenu vers elle et lui a dit : « Pardon, pauvre femme. » Il voudrait retrouver cet homme, il s'arrête.

— Eh bien, qu'avez-vous ? demande l'abbé de Kerpenhir.

Les rues sont plus larges, le courant humain et les bruits se calment. Les voici place de la République :

— Je vais faubourg du Temple, voir un malade, dit l'abbé de Kerpenhir, attendez-moi près de la statue.

Brennilis se prend à douter de tout et à craindre l'avenir. — Le problème du bien et du mal remplit sa conscience d'une grande tristesse : Comment juger et comment agir ? aimer ou détester l'humanité ? Oh ! l'affreuse besogne de mineur ! creuser les galeries souterraines de soi-même, au lieu de chanter son inconscience au grand soleil... il ne pourra plus maintenant vivre de ses extases, il faut qu'il apprenne à se guider dans ses propres ténèbres. — Les songeries lumineuses, désormais, ne seront que le souvenir des belles heures passées, et ses poèmes, chants d'aveugle, les cris douloureux de son âme vers la lumière...

Il pense longtemps à ces choses.

Une main se pose sur son épaule, l'abbé de Kerpenhir est revenu :

— Je ne vous ai pas fait trop longtemps attendre ?

— Je ne sais pas... vous aviez raison, mon père, c'est de la pitié et non de la colère qu'il faut en ce monde ; mon geste fut d'autant plus injuste tout à l'heure, que j'ai moi-même grand besoin de pitié...

— Je sais, mon enfant, que votre âme est troublée ; parlez, je suis l'ami et le prêtre ; Dieu me donnera peut-être le bonheur de vous guider vers le bien...

— Depuis un an... j'étais fier, je savais par mes lectures combien la chair est douloureuse et combien l'âme en s'y mêlant souffre de langueurs ; mais je me croyais affranchi de ce mal, et tranquillement, orgueilleusement, je défiais l'occasion, quand... vous souvenez-vous de cette jeune fille, en rouge, qui s'accoudait au balcon?... je crois qu'elle y était encore lorsque vous arrivâtes avec M. de Kerguelvan ? Oui, vous avez dû la voir, elle resta toute la nuit sur le balcon... Le lendemain, je retournai chez Spiller, elle vint avec sa mère ; elles chantèrent un duo ; leurs voix et leurs attitudes... j'éprouvai des sensations que je n'avais encore jamais éprouvées... quoique je les eusse pressenties...

— Vous n'aviez encore jamais aimé, ou désiré...

— J'avais aimé, à quinze ans... un ami, un petit delà-bas, et j'aime encore son exquis souvenir... il m'aimait aussi lui, mais...

— Vous l'êtes-vous dit l'un à l'autre ?

— Un jour, nous nous sommes embrassés ; mais ma chair était encore vierge de désirs... bien que troublée déjà... je ne savais pas... nous nous aimions sans comprendre. Depuis, même avant d'avoir connu madame Romance, j'ai su ce que j'ignorais alors... mais par mes rêves seulement,

car mes veilles avaient toujours été pures... Ce jour-là, en sortant de chez Spiller, il me sembla que quelque chose était mort en moi... et cependant un être venait d'y naître : tantôt j'étais cet être, tantôt j'étais moi, il m'aimait et je l'aimais, je m'aimais moi-même et (pardonnez-moi ce détail ridicule) je me trouvais si beau et si bon que, dans mon trouble, je m'offrais avec un bonheur de générosité au toucher des yeux de ceux et de celles qui passaient. La vie me parut si merveilleuse, qu'il me semblait ne l'avoir encore jamais regardée ; j'avais des joies de convalescent, l'air m'enivrait, je rêvais d'héroïsmes et d'amour universel...

— Votre corps était toujours pur ?

— Oui, mon père...

— Hélas !

— Je crois que je ne vous ai pas encore dit vers qui mon vertige m'attirait ? Ce n'était ni vers madame Romance, ni vers sa fille ; c'était vers toutes les deux, vers leur groupe chantant ; je mêlais intérieurement ma voix à leurs deux voix, et de même, je mêlais mon corps à leurs deux corps... mais... c'est étrange, cette jeune fille n'est pas une jeune fille pour moi ; elle m'attire par ce qu'il y a de mâle en elle ; sa voix, sa violence sensuelle... Une nuit, en rêve, elle m'a baisé sur les lèvres, elle me dominait.

— Voyons, où en êtes-vous ?

— Rien de plus, mais j'ai perdu mon ancienne pureté... cette jeune fille me hante, ses attitudes, ses regards ont pénétré en moi, doués d'un pouvoir auquel je ne puis plus me soustraire. Et sa mère, son charme automnal, son alanguissement, la mélancolie de sa voix usée !... près d'elle j'ai été amoureux de ma propre jeunesse : sentir ce corps s'émouvoir par moi, lui donner ses dernières extases avant que la vieillesse ne l'ait à jamais glacé !...

il me semble que son âme délaissée vibrerait par mon souffle de cette même poésie qui chante dans sa voix ?

— Seigneur ! tant de poésie pour parer tant de laideur ! c'est une femme vieillie qui a vu l'homme s'éloigner d'elle et à toute force veut assouvir sa passion par un être jeune et fort ; elle vous prend, n'en ayant pas d'autre, et pour votre jeunesse, non pour votre beauté, non pour la poésie de votre âme ! Sa sentimentalité n'est qu'un mensonge... elle se ment à elle-même ! elle vous préférerait un bellâtre quelconque plus viril que vous ; votre pureté est un excitant pour son hystérie, votre âme palpitante, une proie pour son âme cruelle ! Ne la connaissez-vous donc pas ? Ignorez-vous son passé et son présent ?

— Je sais tout.

— Comment ne la détestez-vous pas ? C'est une prostituée vulgaire qui se déguise en Romance sentimentale (le jeu de mots, vraiment, est presque obligatoire).

— Oui, sans doute ; mais ce que j'aime en elle, c'est mon illusion, bien que je convienne que c'est une illusion. Puis, qui sait si elle ne contient pas, malgré sa laideur, un peu de l'idéal que je lui prête ? réelle ou irréelle, qu'importe, si cette sentimentalité elle peut la refléter ?

— Habituez-vous à abstraire vos rêveries, au lieu de les concréter en une créature...

— Mon père, que faire, afin que j'oublie ce trouble?... pourquoi ce vertige et pourquoi ne puis-je l'oublier ?

— Votre tourment vous vient d'excessifs scrupules et d'une excessive sensibilité : il ne faut pas trop regarder au fond de soi-même, ni trop soumettre sa vertu à des épreuves imaginaires ; il vaut mieux s'oublier que de contempler le mal que l'on pourrait faire ; l'âme prend trop conscience de se

faiblesse à trop s'examiner, elle perd le pouvoir de résister au péché finissant par le croire fatal. Ne retournez jamais chez ces femmes et cessez de craindre.

— Oh ! qu'importe, maintenant que le mal est fait ? Désormais je serai troublé par bien d'autres êtres !

— Que de douleurs ! Et vous aussi, d'une si exquisite nature ? j'ai déjà vu un être admirable se perdre par l'ambition de son génie ; vous verrai-je aussi vous perdre...

— Qui donc ?

— Un homme qui a cherché l'absolu en amour, comme il a cherché l'absolu dans l'idée... et il n'a trouvé que la douleur !

— Kerguelvan ?

— Mon enfant, votre âme trop vibrante voudra vivre toutes les émotions et connaître les doubles joies de l'amour... ce qu'il faut que vous fassiez ?... Croyez-vous au Christ ?

— Dans mon enfance, je lui parlais en moi-même, j'évoquais son image, et je voyais ses lèvres remuer, j'entendais sa voix me répondre et ses yeux me regardaient.

— Jadis, j'ai cru moi aussi qu'il me parlait et j'ai pensé devenir un saint ; mais, graduellement, sa voix s'est éteinte et les adorables dialogues sont devenus la prière que chaque jour je redis ; je n'entends plus en moi-même que ma propre voix !

— Parfois, je l'entends encore et je le vois ; mais je sais que c'est moi qui crée cette voix et cette image.

— Mon Dieu me permettras-tu de guider cette âme ? Notre perversité provient du sentiment de notre imperfection ; vous êtes impuissant à vous manifester par le Verbe et vous voulez quitter votre corps, vous désirez vivre en la chair d'une autre créature... Un de ces hommes qui s'intitu-

lent psychologues vous dirait : prenez une maîtresse ; moi je vous dis : souffrez et offrez votre souffrance à Dieu ; devenez puissant par votre volonté d'accepter la douleur... oui, mon cher enfant, souffrez, c'est la vraie grandeur de l'homme, toute sa gloire future est dans son mal actuel. Mais ne dramatisez pas vos pensées, gardez votre âme sereine, le drame intérieur est voisin des sacrilèges révoltes.

Brennilis demeure la tête baissée, songeur : le vaisseau sur la mer, le voyage... des parfums passent, le temps sommeille... les ruines d'Athènes... les étés anciens, le repos vermeil, la jeunesse éternelle... Les extases, dangereuses ! s'enfermer en soi-même ! le mystère de vivre, cesser de l'adorer...

Soudain, lui apparaissent les femmes au tas d'ordures :

— Évangéliser le monde, oh ! l'humanité atroce !

Son pied glisse sur le pavé visqueux : ils ont quitté la place de la République, ce sont les boulevards. Les réverbères, les lanternes des voitures et les lumières des boutiques rosissent la brume qui tombe ; un émoi se répand dans l'atmosphère, Paris semble s'éveiller. Les trottoirs se peuplent de passants aux lenteurs ou aux hâtes étranges, des gestes bizarres agitent la pénombre, la rumeur s'énerve, un frisson de sensualité parcourt la foule. Brennilis entendrait sans surprise des rugissements de bêtes fauves ou un immense rire de démon éclater dans l'air.

Une grande fille en cheveux, débraillée, passe en courant, elle crie à quelqu'un :

— Ah ! ah ! ce que je m'en fous !

— C'est le mot qui est dans l'air, dit Kerpenhir.

Ils viennent de se dire adieu ; mais l'abbé de Kerpenhir a posé la main sur l'épaule de Brennilis et ne la retire pas ; tous deux demeurent silencieux

dans la cour de l'ancien hôtel à écouter le balancement creux des tonneaux qu'on lave, et à regarder la lampe rouge au fond du sous-sol.

Kerpenhir : — René me donne de l'inquiétude, j'ai reçu de lui, ces jours-ci, quelques lettres... montez-donc.

— Je voudrais l'arracher à cette solitude, dit l'abbé de Kerpenhir, en achevant sa lecture, je l'ai supplié de venir, mais il ne veut pas...

— Voulez-vous que j'aille là-bas ?

— Quelle folie d'être retourné habiter Tréguenne ! Non, vous ne pouvez pas y aller... pauvre René... ce projet d'amour... oh ! si je pouvais vous dire sa vie ! que tout cela est douloureux !

Brennilis pense : Qu'est-ce donc que Tréguenne ? et ce Raphaël dont le souvenir remplit toutes ces lettres ? — Et il murmure : — Raphaël ? Raphaël ?...

Mais le prêtre ne répond pas ; et Brennilis n'ose directement l'interroger. Il se lève pour partir, Kerpenhir lui dit distraitemment adieu ; il ne le reconduit pas, demeurant debout, appuyé des deux mains à son bureau, la tête penchée vers les lettres étalées devant lui. Brennilis s'arrête sur le pas de la porte à contempler sa figure douloureuse... le prêtre murmure :

— Cette fois, il en deviendra peut-être fou ! pourquoi avoir été ressusciter tout le passé ? Hélas !... Ah ! vous êtes encore là, Brennilis ? pardon... adieu, mon enfant... et... merci...

— Merci ?

— Je veux dire, ... adieu, mon enfant, adieu.

## ÉPISODE VII

### UN SOIR

Depuis sa confession, Brennilis n'est pas retourné chez Madame Romance. L'hiver s'achève ;



il a passé ces quatre mois presque enfermé chez lui. Il s'est efforcé de travailler, mais à peine a-t-il pu écrire quelques vers ; la solitude lui est devenue insupportable. Seul dans sa chambre il va et vient d'un mur à l'autre :

— Je suis impuissant même à rêver une œuvre, même à jouir du beau, et je n'espère plus aucune joie ! quel est ce vertige ? Quel vide s'est fait en moi ? qu'est-ce que je cherche ?... je ne comprends plus rien !... Kerguelvan ? Kelguelvan ! je m'extasiais de vivre, maintenant je suis désolé d'être, ne pouvant être davantage... il me semble que je n'existe pas complètement ! Oh ! je voudrais d'une secousse de ma volonté briser ce qui m'enveloppe ! Si ma pensée avait pu s'envoler, libre, et se répandre dans tout l'espace !... j'ai rêvé des poèmes, mais que signifient ces poèmes ?... L'art, prétendez-vous, est le verbe de l'au-delà ?... l'art ne fait qu'exprimer l'incohérence du rêve vital ; il doit y avoir un autre verbe... Est-ce l'amour ? Ne prétendez-vous pas aussi que l'art n'est qu'une forme de l'amour ? — Serait-ce une compréhension supérieure de Dieu ?... Art, Amour, Religion ?... Mais je ne comprends plus rien ! assez ! assez !... Vous qui êtes un révolté, qu'avez-vous vaincu ? Il vous aurait fallu renverser votre propre raison qui est le mur de votre intelligence : faire sauter cette muraille, voilà la véritable anarchie ! Devenir fou, c'est être libre, c'est être maître ! vous auriez dû tendre toute votre volonté pour devenir fou !... Autrefois, je désirais chanter toute mon âme, il me semblait que ce serait le bonheur ! maintenant, je voudrais dormir tout à fait ou posséder la conscience d'un Dieu !... Vous avez cherché l'idée philosophale ? et qu'avez-vous demandé à l'amour ? quelle illusion, quel élan ? ou quel anéantissement de vous-même ?... Qu'est-ce que Raphaël et pourquoi s'est-il tué ?..... Oui, si

j'avais été vous, j'aurais pensé jusqu'à devenir fou, ou je me serais cassé la tête, ou j'aurais erré sur les routes comme Lazare : Votre douleur et votre orgueil pouvaient encore se draper dans l'indifférence stoïcienne !... Pourquoi m'avez-vous entraîné au bord de votre gouffre ? alors, vous deviez me donner la sagesse, et si vous êtes trop faible pour la donner, il fallait vous taire !... Pourquoi m'avez-vous parlé et pourquoi m'avez-vous regardé ? Depuis que j'ai compris votre regard, il m'est impossible de penser sans vertige !... Je viens de voir si loin au delà des œuvres possibles qu'aucune œuvre ne me tente plus. Alors je n'ai plus de raison d'être !... je me tuerai peut-être ?... Ah ! sortons ! tant pis, je vais chez *elle*, j'y vais ! là, au moins, je cesse de penser !...

Mais quoi ? il va retourner chez madame Romance ?... déjà il subit l'ennui des journées perdues à écouter d'insignifiantes lectures ou à ne rien faire pendant qu'elles deux (madame Romance et Janine) se livreront en commun à de menus travaux d'art ; il les revoit, confectionnant des bibelots quelconques, des costumes... il dira son goût, on discutera, il dévidera des écheveaux... Cette fois ne va-t-il pas s'anéantir tout à fait dans la paresse sensuelle ? — « Ah ! tant pis, j'y vais, au moins je cesserai de penser ! » — Puisqu'il n'a plus de raison d'être, c'est une manière de se tuer, après tout !

Ce jour-là, un des derniers jours du mois de février, sous la neige encore, déjà s'émeut du printemps. Madame Romance s'accoude au balcon : cette fenêtre ouverte dans un rayon de soleil, avec le feu d'hiver encore dans la cheminée, combien cela lui suggère de doux souvenirs ! oh ! bien doux, dans son âge de sagesse, maintenant !

C'est ainsi qu'elle reçoit Brennilis, laissant sur

les ailes d'un mélancolique sourire, ses paroles voler doucement vers lui, et Brenniliis s'est arrêté au milieu du salon, leur tendant pour qu'elles s'y posent, l'épaule et la lèvre, comme à des colombes.

Claire Romance ferme la fenêtre, et dans l'air refroidi, avec la volupté d'un frisson par tout le corps, ils vont s'asseoir près du feu, très voisins l'un de l'autre.

Ils gardent longtemps le silence; elle se met à parler de l'amour et de l'ennui de vivre. Elle en vient peu à peu aux confidences: elle dit ce qu'elle eût désiré, quel être elle eût aimé et que jamais elle n'a rencontré. Elle aime, cependant, une fois:

— Oh! bien profondément, mais j'étais toute jeune, et lui si jeune aussi! il était beau!... tiens, comme toi, Hoël; il te ressemblait même, il avait, ainsi que toi, de beaux cheveux d'or et cette distinction... il est mort si vite!...

Elle attire Brenniliis sur son sein:

— Toi qui me le rappelles!

Elle le baise au front: — C'est cette ressemblance sans doute, oh! certainement, elle le comprend bien aujourd'hui, elle n'y avait pas réfléchi, encore, mais aujourd'hui elle le comprend clairement, qui a été la cause de sa soudaine affection pour Brenniliis.

Pour la centième fois (mais il a toujours su éluder la question) elle lui demande s'il a aimé. — Il répond que non. — Elle imagine mille détours pour savoir s'il connaît la femme; elle affirme, par exemple:

— Tu verras (ce tutoiement lui est venu comme cela, le plus naturellement du monde, en causant) tu verras, quand tu connaîtras la femme! cela te révélera bien des sentiments...

Elle s'attendait à une protestation de vanité, mais Brenniliis se tait, elle reprend:

— Je n'oublierai jamais la première impression

que m'a laissée l'amour... j'étais d'une innocence!... je ne sais pas, mais... oh ! vous autres, hommes, vous n'éprouvez pas une émotion semblable, la première fois, n'est-ce pas ?

Brennilis balbutie : — Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Tu n'as donc jamais... dis, petit Hoël ?

Rougissante, elle le serre contre elle. — Brennilis, nerveux, laisse imperceptiblement paraître son irritation, elle relâche son étreinte.

Après une câlinerie maternelle longue et silencieuse, le croyant troublé, elle renouvelle sa tentative ; mais il se dégage, presque avec violence ; alors elle prend un air sage et résigné. — Elle se lève et va vers un métier à tapisserie ; devant un miroir elle s'arrête à lisser ses bandeaux où brillent des cheveux blancs, montrant bien qu'elle les voit, ces cheveux blancs.

Elle s'est assise à broder ; de ses yeux baissés deux larmes tombent sur l'ouvrage ; elle dit, implorant un pardon :

— J'avais oublié mon âge et le tien... pauvre enfant ! sans doute une créature jeune, seule, a droit à ce bonheur d'être aimée de toi !

Que seulement il ne lui en veuille pas et reste toujours son enfant, son grand enfant, un peu heureux tout de même de l'amour qu'il lui a inspiré ! désormais elle ne le baisera plus qu'au front, et si chastement !

Puis elle parle de son premier mariage, et la conversation s'anime des détails les plus ordinaires de la vie.

Vers l'heure du dîner, la mère de madame Romance, la vieille femme aux yeux glauques et au profil dantesque, se joint à eux ; elle vient de se lever. — Ensuite, c'est Janine qui rentre.

Sous la lampe, tous quatre causent familière-

ment : entre elle et lui rien ne s'est passé ! ou qui le dirait ? Ils sont là, tous, les plus ordinaires gens du monde. — Dans le petit salon, malgré la bizarrerie d'une bibeloterie un peu excessive et exotique, l'abat-jour rose verse un rayonnement tranquille et vertueux.

Après le dîner, Madame Romance doit aller chez un poète célèbre répéter un drame, où elle a, par complaisance, accepte un rôle.

Pendant qu'elle s'habille dans la chambre voisine, sa mère lui donnant la réplique, elle déclame :

Je suis la vierge sainte,  
Je suis la vierge élue...

— La vieille au profil dantesque, de sa voix masculine répond :

O femme entends ma plainte :  
Sur cet âpre sentier mes pieds se sont meurtris,  
Vois-les ! et vois la route où la pierre a fleuri  
Du sang de mon passage ; ô jeunesse lointaine !  
Regarde, de ce tertre aux confins de la plaine  
Où mon front se nimba des radieux matins...  
Mais se plaindre... à quoi bon ? las ! tel fut mon destin !

Claire Romance :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Janine : — Non, allonge davantage :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Claire Romance :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Hâtivement elle s'élançe : — Neuf heures ! et ce Spiller qui ne vient pas, allez le sonner !

Sur l'escalier, elle s'écrie : — Tu m'attends, Brennilis ?

La voix de Spiller s'élève, moqueuse :

— Bonsoir, Hoël !

En descendant, madame Romance déclame encore :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Après le départ de madame Romance, Brennilis et Janine restent près d'une heure, muets, en face l'un de l'autre, la jeune fille, à travers les paupières de son indifférence, guettant Hoël comme une proie, et lui se tenant sur la défensive.

Puis Janine prie Brennilis de lui accompagner de vieux airs d'église qu'elle apprend pour chanter à la grand'messe de Pâques. Ayant compris le pouvoir de sa voix, elle a imaginé cette ruse pour le fasciner... Dès les premières mesures, Brennilis se livre au dangereux plaisir.

Comme elle achève un air de Palestrina, il se retourne, lui serrant les mains, très vibrant : — Re commençons, recommençons !

Le plaisir lui passe en frissons à fleur de peau, il est enveloppé de son plaisir. — Après ces quatre mois d'affaïssement et de cécité spirituelle il est si heureux de retrouver une minute d'enthousiasme !

A la fin de la seconde reprise, il quitte le piano, pour aller dans un coin obscur du salon approfondir sa jouissance en quelques minutes silencieuses ; mais Janine ouvrant d'un geste rapide sa toge, le saisit au passage et le presse contre son corps nu. — Hoël, pâissant, ferme les yeux, la volonté captive, renversé sur le bras fort de la jeune fille ; sa démoniaque meurtrière lui scelle la bouche d'un baiser de triomphe.

Une exclamation douloureuse au fond du salon : Janine se retourne, Brennilis bondit en arrière ; la grand'mère, surgit de derrière un paravent, elle s'avancé en titubant, pousse un second « ah ! » de sa voix sinistrement masculine et s'affaïsse.

Brennilis s'est élancé vers elle ; avec l'aide de

Janine, il la porte sur une chaise longue. — A la place où elle est tombée, le parquet taché de sang...

Elle vient de reprendre connaissance, ses yeux égarés regardent de tous côtés ; Janine lave avec une serviette la tache du parquet. Tout à coup, la porte s'ouvre, Claire Romance paraît. Apercevant le linge sanglant et sa mère blanche encore de son évanouissement, les traits serrés et algus, muette, elle blêmit, car elle sait pourquoi *cela* arrive toujours.

Janine, cynique, sourit :

— Rassurez-vous, ma mère, pas plus moi que vous.

Elles éclatent de rire. — Brennilis s'enfuit, pris de terreur.

Chez lui, pour oublier, il veut lire. Le livre qu'il a choisi est un Platon... Lysis répond : « Oui Socrate... oui Socrate... » avec la voix de Janine.

Brennilis rejette le livre... Il finit par s'endormir...

Dans son rêve, Claire Romance et sa fille entrelacées, tandis que râle la vieille sinistre, gémissent en un horrible duo.

## ÉPISODE VIII

### LES ILLUSIONS PERDUES

Kerguelvan est revenu au château d'Estelle ; avant de pénétrer dans l'île, il s'est arrêté au bord du lac : il s'adosse au tronc d'un chêne tenant encore à la main la clef du parc que le marquis du Pouldu lui donna.

A travers les terres étincelantes, les eaux vivantes du printemps s'écoulent en chantant ; chansons gaies, chansons mélancoliques. Le lac bleu, changeant comme le regard d'un enfant celte et

rempli de rayonnements, rêve aux confidences des sources et les nuages blancs qui voguent là-haut, les troupes de nuages-cygnés, flottant au bleu-ciel à la dérive des brises, passent en lui comme des songes. — Déjà l'androgyné enchanteur a voilé le squelette de l'hiver de sa robe verte d'illusion.

Kerguelvan : — Il y a comme une allégorie dans l'air !

Les vieux arbres aux gestes tristes, oublieux de la mort, se parent pour une vie éternelle ; les primévères ont brodé les rayons du soleil à la lisière des bois, et les hyacinthes sauvages répandues sur les prairies lointaines, semblent un peu de l'air du ciel descendu sur la terre.

Parmi les harmonies des eaux, quelques notes menues et claires et timides encore des premiers chants, s'interrogent entre elles : partout des appels et les cris furtifs des amoureuses tendresses. Les échos des bois se peuplent de rires étranges, de temps en temps l'air a des haleines tièdes et mystérieuses où passent des voix douces comme des caresses ; sur toutes les haies flotte le rêve adolescent des floraisons blanches.

Les peupliers se bercent au gré de leur rêverie ; les platanes, hauts et droits, déjà tendent au souffle incertain des brises la large voile de leur feuillage gris.

Le monde semble, pris d'une soudaine espérance, couronné de fleurs et chantant comme aux départs antiques, appareiller pour le long voyage, vers la terre inconnue et promise que cherche toujours le monde.

Kerguelvan : — Dans quel fol espoir d'une vie nouvelle suis-je venu ici ?

Or, voici qu'à cette extrémité de sa destinée actuelle, au lieu de revoir de sa vie passée les êtres et les faits importants, il n'en aperçoit plus que les infimes détails : il se souvient d'avoir ramassé une



Pierre, un certain jour, et de l'avoir jetée dans un puits; d'avoir sauvé la vie à une abeille qui se noyait dans une fontaine; d'avoir dansé une ronde un soir de son enfance, il ne sait plus où... d'avoir brisé un lis dans un parterre... puis de livres d'images, puis d'un cerceau cassé, puis d'un Italien qui joua du violon, un dimanche, sur la place de l'Église, à Tréguenne.

D'un geste de silence, il croit recommander aux choses de ne point troubler sa rêverie, charmé de trouver tout ce *lui-même* depuis si longtemps oublié. Et voici qu'il se met à marcher enveloppé de ce passé simple qui le fait tout autre; et ne se souvenant plus d'avoir déjà si cruellement vécu, il s'avance sur la chaussée qui mène à l'île où le vieux château du Pouldu dresse ses tours noires derrière les murailles vêtues de lierre.

Mais, soudain, une destruction se fait en lui, son espérance expire sur un monceau de ruines.

— Tout bonheur n'est qu'un rêve pour qui a connu certaine douleur !

Il revient s'accouder au tronc du chêne; il y demeure le reste du jour.

Puis vient le soir: le ciel s'est voilé de nuages violets et mauves, les foulques s'appellent sur les rives du lac; des oiseaux voyageurs venus de l'horizon clair ou s'élevant des bois, se perdent au fond de l'air; des voix humaines chantent, une barque passe, c'est Némorin couronné de primevères qui la mène: Alain debout à l'arrière; à ses pieds Estelle étendue sur des châles laisse pendre sa main dans l'eau; près d'elle un jeune homme que René ne connaît pas.... Ensemble, tous les quatre chantent un vieil air berceur; la barque s'éloigne...

Kerguelvan reste longtemps encore au bord du lac.



Assis sur son matelas, les yeux vagues, serrant une plume entre ses doigts, Brenniliis songe. La feuille de papier où il a tracé ces seuls mots : « Le livre des adieux » a glissé du carton posé sur ses genoux. Il songe :

... A bord d'un navire, c'est à bord, seul sur le gaillard d'arrière, il se penche à regarder grandir la mer et sur le rivage enfui, défiler lentement, dans une psalmodie de voix sourdes et suppliantes, un à un, couple à couple, la théorie des hommes tristes... Quelqu'un s'élance sur la proue de son rêve, ouvrant les bras vers le soleil à la toison d'or ; dans l'air passe le bonheur des aventures lointaines et merveilleuses... Cependant il ne cesse d'entendre, bercées au rythme du vaisseau, les prières perdues qui s'élèvent de la terre. — L'un des passagers lui tend un rameau de laurier d'or ; il le trempe dans la mer, et, vers ceux du rivage lance le signe du Dieu mort. Ses compagnons, prosternés, bénissent et glorifient la Croix vivante de l'homme sur la proue. A ce moment, la clameur des prières s'élève plus frémissante ; au sommet d'un rocher, une croix immense, formée de corps humains entrelacés, se dresse. Il voudrait retourner vers les hommes tristes, mais le vaisseau ne peut revenir en arrière...

Voici qu'un matinal horizon bleu, sur la mer bleue, étincelle de cercles et de serpents d'or ; une pluie de roses tombe sur le pont ; à bord, l'hymne de gloire s'ouvre, libre, vaste, comme la mer. Dans le crépuscule de la terre la croix humaine flamboie, ainsi qu'un supplice d'enfer. . . .

Brenniliis se redresse, se frotte les yeux, respire largement... Les vitres larmoient, il a pluviné tout le jour. Alors il dit :

— Tiens, comme il fait sombre !

Il entr'ouvre la fenêtre, pour voir l'heure à l'horloge éclairée d'une usine.

— Cinq heures, déjà !

Il marche dans la chambre, s'arrête et de nouveau fixe son regard, les bras croisés, avec un sourire vague aux lèvres :

— Miz-du, Miz-Ker-du, mois noirs, mois très noir, novembre, décembre !

Dans son imagination, il croit voir le Paris grouillant du soir illuminant ses ruisseaux et ses flaques ; parmi les premiers frissons de neige, les passants qui s'en vont dans ce miroitement, les uns placides et repus, les autres gesticulant, chantant ou riant, ou, sinistres, poursuivant on ne sait quelle chimère, lui apparaissent tous, effrayants, comme ressucités avant que d'être morts, fantômes anachroniques, exodes anticipées des prochains cimetières.

Mais Brenniliis continue de sourire imperceptiblement, parce que, au-dessus de cette vision et comme dans son ciel, plane toujours la gloire dont ses yeux se sont émerveillés tout le jour, et il dit :

— Ce serait une suite de poèmes, tantôt lyriques, tantôt méditatifs : les élans de l'âme vers un idéal nouveau, les cris vers le bonheur, les douleurs et les joies du départ... Le vaisseau, détaché de sa métroplanète, navigue sur l'Océan de l'espace ; le poète redit, à mesure qu'ils passent, les lieux occupés par la terre quand naquirent et moururent les espérances diverses des hommes : ici, elle était quand Jésus vint au monde, quand il murmura : — « Lazare, lève-toi et sors du tombeau ! » — quand il cria : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

Et la voix est demeurée dans l'espace... Tous se penchent pour l'écouter... on entend le cri au loin : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

La Croix flamboyante de la terre a disparu, sur la proue du vaisseau la Croix vivante du héros aux bras ouverts se dresse toujours.... et tandis que le poète chante l'espérance de ses compagnons, ceux-ci s'interrogent les uns les autres; car ils ne savent au juste quelle est leur espérance.

Le merveilleux poème, si je pouvais le réaliser! Etre l'Orphée des prochains argonautes!.... En attendant, je n'ai pas même un lit pour reposer mon corps!. — Sois donc philosophe!... — Si seulement on pouvait encore faire son Diogène! Etre condamné à vivre la vie sociale, pour ne pas crever de faim!.. Ah! ce Lazare est un grand homme! — Fais-toi berger! — Mais mon œuvre? Il ne s'agit pas pour moi de vivre, il s'agit de formuler mon étonnement de vivre... les renoncements d'un égoïsme mystique ne suffiraient pas.

Brennilis songe ainsi longtemps. La nuit est tout à fait tombée, il a faim et il a froid; il se couche sur son matelas et finit par s'endormir.

## ÉPISODE IX

### ANGELUS

Brennilis : — Toutes ses paroles sont en moi comme la voix d'un songe que je ne puis cesser d'entendre..... Je contiens toute sa douleur; sa figure domine mon intelligence, elle ressemble au symbole de ma vie prochaine... autour d'elle s'agite le drame incohérent que vos propos et ceux de Lazare m'ont à demi révélé; ce drame inconnu m'opprime comme un pressentiment; je crois le comprendre et pourtant je ne sais rien... La vérité, dites-la-moi; elle contient la solution de ma propre existence, peut-être?...

Kerpenhir : — Mon pauvre enfant, je ne puis pas parler.

— J'avais rêvé des poèmes, j'oublie jusqu'à mes plus beaux rêves!... *Il* se tient au premier rang de mon intelligence, son regard m'interroge, il guette une pensée dans mon âme; il y a des nuits, mon père, où son regard m'affole!... je suis un malade, soignez-moi..... ne suis-je donc plus moi-même et à moi-même? désormais, mon imagination ne sera-t-elle plus qu'un espace vide où erreront les corps que désire mon corps ou les paroles et les figures que craint mon esprit?

— Je ne puis pas parler.

— Je ne suis plus mon maître!

— Je n'ai reçu aucune réponse à mes dernières lettres; je vais partir pour la Bretagne; je lui ferai part de votre détresse; il vous écrira lui-même.

— Il a aimé une jeune fille, mademoiselle Jeanne de Tréguenne?

— Oh! ce fut une joie dans sa vie!..... oui, cela aurait pu être!..... il venait de tomber malade, il avait vingt ans..... ses lettres de convalescence! c'est un cantique à la vie et au bonheur: « Voici, » disait-il, que je revis avec des sens tout neufs et » une pleine conscience de moi-même, protégé par » la pitié de leurs mains et de leurs visages (Emilie » Gerboix et ma cousine Jeanne), l'une vieille et » sourieuse comme la bonne Espérance, l'autre » jeune et lumineuse comme un ange d'éternité. »

La voix de cette jeune fille le rafraîchissait, en sorte que dans son délire, il croyait boire à la source la plus limpide quand elle lui parlait... Il la retenait à son chevet des heures entières: « Je lui » dis, m'écrivait-il: A boire, à boire encore! cela » veut dire: Parle-moi. » Mais ma mémoire est vieille, je ne saurais vous redire tout le lyrisme de sa joie... je vais vous lire quelques-unes de ses lettres d'alors.

L'abbé de Kerpenhir a ouvert le coffret d'ébène;

la première lettre commençait par ces mots :  
« Raphaël est arrivé hier soir, quel être exquis ! son  
» âme est aussi belle que sa figure, aussi mysté-  
» rieusement belle ! il a joué la sonate en *fa*, cette  
» autre forme de lui-même, il a chanté du Mozart !  
» avec Jeanne... »

Mais Kerpenhir a parcouru silencieusement la fin de la lettre ; ensuite il s'est reposé dans son fauteuil ; il ne lit plus et ne parle plus.

— Pourquoi donc, demande encore Brennilis, n'a-t-il pas épousé cette jeune fille ?

— Son malheur fut d'avoir deviné l'énigme du *sphinx moderne*.

Et, comme, absorbé par sa méditation, Kerpenhir semble avoir oublié la présence de Brennilis, celui-ci se retire, discrètement, sur la pointe des pieds.

Il vient à peine de sortir, qu'il rentre précipitamment, criant à voix basse : — Le voici, mon père !

Kerpenhir se dresse ; sur le seuil, Kerguelvan paraît : très pâle, la face amaigrie, sa barbe a crû inculte, son œil paraît plus largement ouvert et brille d'un éclat plus étonné.

Kerpenhir : — J'étais inquiet de vous, René, vous faites bien de venir..... Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris?... vous serez satisfait de votre séjour ; il y a beaucoup à voir ici pour vous, en ce moment..... d'abord, vous pourrez constater que vous avez parlé en prophète l'an dernier, le peintre de *La chair et l'esprit* (1).

Kerpenhir relève de la main les cheveux de Kerguelvan et le baise au front.

Kerguelvan : — Vous parliez de moi ?

Kerpenhir : — Nous regrettions votre refus de venir..... voici un jeune homme qui est encore sous l'impression de votre pensée et qui, de loin, est devenu votre ami, comme vous le savez, d'ail-

(1) Jean Delville.

leurs, si vous avez reçu nos lettres?..... Souvent nous nous entretenons de vous; votre parole tomberait en bon terrain, il en pousserait dans son intelligence une riche moisson d'idées... vous nous resterez un peu, n'est-ce pas?

Kerguelvan : — Oui, je ne me trompais pas, ses œuvres sont plus calmes et voici que déjà s'établit l'équilibre entre la forme et l'idée.

Brennilis : — Comme ils paraissent troublés! Pourquoi parler de ce peintre quand ils ont tant d'autres choses à se dire?

Kerpenhir : — Sauf dans *Un baiser d'âme*... je crois?..... mais, enveloppée d'un air bleu de mélancolie, et diaphanéisée par la mort plutôt que pâlie, cette tête d'Orphée qui dort sur la lyre son sommeil éternel, bercée, au bord des grèves, par les flots extasiés..... Vraiment, autant cette autre tête décollée de la *Fin d'un Règne* est dramatique et sinistre, autant celle-ci est calme et plastiquement belle.....

Brennilis : — Il créera aussi, lui, *selon les rythmes et les formes qui contiennent un peu du songe infini que l'humanité ne termine jamais.*

Kerguelvan : — Oui, *il ne brise plus son verbe*...

Kerpenhir : — Sans doute, il a dû retrouver la foi momentanément perdue...

Brennilis : — J'ai gardé le souvenir fidèle de notre causerie chez Spiller... vous rappelez-vous? Il me semble que j'entends encore M. de Kerpenhir :  
 « Que l'artiste affolé par l'idéal retrouve sa foi  
 » perdue, que son pressentiment de Dieu s'élève  
 » jusqu'à la croyance, que le mystère qu'il a senti  
 » au delà du verbe s'illumine jusqu'à irradier l'Es-  
 » poir : son âme troublée s'apaisera, les brumes  
 » hallucinantes qui l'obscurcissaient se lèveront,  
 » il fera clair en lui... dans sa bouche et sous sa  
 » main, la parole et la forme redeviendront har-  
 » monie. »

Kerguelvan : — Oui, vous avez gardé ce souve-

nir?..... j'ai reçu votre lettre et je vous en remercie... Et il en est ainsi de l'amour : que les horizons charmeurs réapparaissent aux lointains des pensées éternelles, le tourment d'insatisfaction s'ira perdre dans l'infini et pour contenter ses aspirations vers la beauté, pour accomplir l'hymen de son âme, le poète n'aura plus qu'à contempler le ciel de ses rêves et dans son cœur amour redeviendra harmonie...

Brennilis : — Et vous nous dites alors : « *En ce temps-ci, qui pourrait naître sans affolement à la compréhension de la vie?*... »

Kerguelvan : — Ma pensée est restée si vivante dans votre mémoire ? car c'est bien cela, oui, ce sont bien les mots dont je me suis servi !...

Dans l'éclair de son émotion très vive, Kerguelvan laisse la joie rayonner sur son visage ; mais une crainte soudaine ou quelque poignant souvenir, fixe de nouveau son regard, et, douloureuses, ses lèvres demeurent closes.

Kerpenhir hâtivement : — Avez-vous examiné aussi les tableaux d'Amhéol ? il me semble qu'il n'est pas encore parvenu à révéler la *Forme de l'invisible* sous les formes matérielles dont il symbolise ses états d'âme... Ainsi *Méditation* et *Crépuscule*...

Kerguelvan : — Oui, je pense tout à fait comme vous... mais, d'abord, si vous le voulez bien, nous scratifions un peu : Brennilis, qu'entendez-vous par état d'âme ?

Or, en ce moment Brennilis songe : — Cette causerie d'art, dès son arrivée, et toute frémissante de l'émotion qu'elle veut dissimuler, que c'est douloureux !... Comme sa voix est calme malgré sa figure suppliciée ! où allons-nous ? cela ressemble à une course à l'abîme...

Et Kerguelvan répète : — Qu'entendez-vous par état d'âme ?



Alors Brennilis : — Ce que j'entends par état d'âme ? peut-être pourrait-on définir l'état d'âme : l'extase intérieure qui précède la procréation de l'idée ?...

Kerguelvan : — Très bien, ô Brennilis. Et l'idée ?

Brennilis : — Vous l'avez définie avec Hermès Trismégiste : *la forme de l'invisible*.

Kerguelvan : — Mais par rapport à l'âme ?

Brennilis : — Une créature.

Kerguelvan : — Et par rapport au mot ?

Brennilis : — Une âme.

Kerguelvan : — Le mot est donc le corps de l'idée et l'idée l'enfant de l'âme. Mais d'où vient l'état d'âme ?

Brennilis : — De l'incitation du monde extérieur il me semble.

Kerguelvan : — Ainsi l'état d'âme est un *rapport* entre l'être pensant et le monde. — L'âme, disons-nous, est mère de l'idée ? mais quel est son père ? ce ne peut être la sensation puisqu'elle ne joue que le rôle d'incitatrice.

Brennilis : — Il me paraît, en effet, qu'un principe actif intervient ici pour féconder l'âme passive.

Kerguelvan : — Cet autre principe ne serait-il pas celui que nous dénommons *Esprit* ?

Brennilis : — Je le crois.

Kerguelvan : — Et pourquoi le croyez-vous ?

Brennilis : — Parce que je le sens. Je suis certain qu'il y a en moi deux principes : l'un actif, l'autre passif ; il suffit de convenir que nous appelons le principe actif *esprit* pour que nous soyons d'accord.

Kerguelvan : — Ainsi votre entité est triple : Esprit, Âme et Verbe ; — et l'Esprit définit l'extase imprécise de l'âme, il donne la forme à l'invisible. Mais *l'idée* n'est visible qu'aux yeux de l'esprit, par conséquent elle est incommunicable. Nous ne pouvons, en effet, communiquer avec notre prochain que par l'intermédiaire de nos organes cor-

porels. Le véhicule matériel de l'idée, le mot, son corps, d'où vient-il ? nous ne parlons, n'est-ce pas, que du mot abstrait.

Brennilis : — Si l'état d'âme est un rapport entre l'être pensant et le monde, et si le visible spirituel ne peut se communiquer que par le visible matériel, la forme matérielle de ce visible spirituel a dû être originellement une périphrase rappelant l'occasion de l'état d'âme ? Ainsi des hommes éprouvèrent un jour de la terreur à l'aspect d'une forêt ; voulant, à quelque temps de là, se communiquer l'idée de Terreur, ils évoquèrent le souvenir de leur impression commune et se dirent les uns aux autres : *je suis dans la forêt !* Puis, cette phrase se synthétisant, *forêt* devint synonyme de *terreur* : en breton, *Hoez* ou *Euz*, qui exprime terreur n'est qu'une contraction du mot *goez* qui exprime forêt.

Kerpenhir : — L'examen approfondi des langues primitives dévoilerait de splendides mystères !... Ainsi l'idée naît de l'action du monde extérieur sur l'âme, puis de l'âme sur l'esprit, et de la réaction de l'esprit sur l'âme. Eh bien, nous avons tout simplement retrouvé que la loi de notre langage était *l'Analogie*, je dis retrouvé, car les mots eux-mêmes nous le disaient : *λογος*, en effet, qui signifie verbe, signifie aussi *rapport* et *analogie*, ne fait que préciser le sens général du mot *verbe*.

Kerguelvan : — Mais l'idée, qui est l'enfant de l'esprit et de l'âme et qui a été conçue dans l'extase intérieure, contient-elle toute cette extase ?

Brennilis : — Non, pas plus qu'un enfant ne contient toute l'âme de son père et de sa mère.

Kerguevan : — Et l'enfant ne rappelle point aux autres hommes l'amour qui unit son père et sa mère ; il n'est que pour eux seuls le souvenir vivant de leur extase. Encore, ce qu'ils aiment le mieux en lui est-ce son âme, car c'est elle qui contient le plus d'eux-mêmes et ils peuvent confondre en cet

invisible tout l'au-delà de leur amour ; au lieu que le corps de leur enfant est formé de matériaux étrangers, et que rarement ils peuvent reconnaître leur rêve aux traits de son visage.

Brennilis : — L'âme du verbe, l'idée, fille de l'âme et de l'esprit, contient donc un au delà qui n'est visible que pour nous-mêmes qui l'avons conçue !

Kerpenhir : — N'est-ce pas cet au-delà que l'Art s'efforce d'exprimer ? René, n'avez-vous pas défini l'Art, si je me le rappelle bien : *un instinct de l'âme qui anticipe sur la mort*. N'est-ce pas à dire que l'art provient du sentiment de notre inconnu et du besoin de révéler, dès cette vie, le moi mystérieux qui ne peut être communiqué dans son intégrité qu'après la mort, quand les âmes se connaissent les unes les autres par le seul rapprochement ?

Kerguelvan : — En quoi l'Art n'est qu'une forme de l'amour ! (Il sort sur la terrasse.)

Brennilis : — Cette conversation m'effraie, je ne sais pourquoi... la sérénité de ses idées, le calme de sa voix contrastent si douloureusement avec sa figure !...

Kerpenhir : — Ne gardons pas le silence !

Kerguelvan rentre.

Kerpenhir, avec hâte : — Ainsi l'Art est un verbe expressif de l'au-delà de notre verbe commun. Or, la loi de notre verbe commun est aussi la loi de ce verbe plus subtil, parce que, quoique plus subtil, il est toujours soumis aux lois de notre intellect : ανα-λογος....

Brennilis : — Et συμβαλλω, je compare ! Le symbole est donc la loi de l'art comme l'analogie est la loi du langage !

Kerguelvan : — Il nous reste à déterminer comment l'art doit symboliser ; si le mot abstrait représentatif de l'état d'âme est l'expression synthétique d'un rapport entre l'être pensant et le monde,

l'œuvre qui veut exprimer l'au-delà spirituel de ce rapport doit d'abord en donner les deux termes : l'être pensant, puis le monde ou l'ambiance. L'artiste doit calculer son « ambiance » de manière à provoquer un état d'âme analogue à celui dont il veut exprimer l'indicible. Mais c'est la physionomie de l'être pensant, qui, pour le peintre, est le signe, la forme de cet indicible ; c'est elle qui exprime l'au-delà de l'idée, parce que : lorsque je pense je me conçois pensant et j'ai une figure intérieure qui préside à la procréation de mon idée. Cette figure intérieure exprime le rapport : l'homme devant la pensée, ou l'esprit contemplant l'absolu. Ainsi toute œuvre devra contenir deux rapports ou symboles : l'âme devant l'ambiance et l'esprit devant la pensée ; elle contiendra aussi le rapport des objets extérieurs entre eux...

Brennilis : — La philosophie par l'art ! oui, je comprends...

Kerguelvan : — Cette vision intérieure du moi exige le plus haut degré de *conscience* ou connaissance de soi-même !... ce nous ramène, Brennilis, à la grande maxime que vous rappeliez l'an dernier : γνωθί σεαυτον. Elle est vraie à la fois en morale, en philosophie et en art.

Kerpenhir : — Villiers de l'Île-Adam dit dans le même sens : Nul n'est initié que par soi-même...

Kerguelvan : — Et le simple mot *réflexion*, signifie : *réaction de l'intelligence sur elle-même*. Ainsi nous pouvons définir le génie de l'artiste : la puissance de se voir et s'extériorer.

Brennilis : — Particulièrement le génie du peintre est le pouvoir de contempler et de reproduire ses physionomies intérieures ; mais le musicien ?...

Kerguelvan : — Les uns écoutent des harmonies et des rythmes, les autres voient des figures et des formes, mais ce sont toujours des physiono-

mies intérieures de la pensée... voir signifie connaître !

Un long silence, puis Brennilis murmure :

— *L'œuvre n'est grande qu'à la condition de refléter l'homme penché sur son mystère.*

Kerguelvan : — Il est vrai que j'ai conclu l'année dernière à ce que je vous dis cette année... et ces pensées elles-mêmes sont la conclusion de combien d'autres !...

Kerpenhir : — Il vous faudra reprendre cette causerie ce soir ; il fait beau, nous pourrons nous asseoir au balcon de mon jardin, nous examinerons à loisir l'analogie dans la formation des mots concrets, les différentes manières de symboliser, d'où vient le sens des attributs symboliques, l'expression de l'individualité de l'artiste dans son œuvre, ce que c'est que la beauté... et une foule d'autres questions que vous avez dû entrevoir comme moi, mais que nous n'avons pas abordées parce qu'elles nous eussent entraînés trop loin...

Kerguelvan : — Notre entretien durerait depuis que le monde est monde, qu'il nous resterait encore à nous entretenir jusqu'à la fin du monde.

Kerpenhir : — Et demain Brennilis reviendra ; je vous promets, mon cher René, un séjour plein de très douces joies.

De nouveau un long silence.

L'abbé de Kerpenhir : — Eh bien, pour revenir à Amhéol, il me semble, n'est-ce pas, qu'il n'est pas encore parvenu à extérioriser ses visages intérieurs ? Cependant il a peut-être compris que la physionomie humaine était par excellence le verbe de l'au-delà ; mais ses tableaux ne sont encore que des fonds pour une œuvre future... Malgré soi, on songe en les regardant à quelque chose qui n'y est pas encore... Ils vous laissent comme le pressentiment d'un art à venir... *Méditation,*

*Crépuscule, Les Adieux du jour*, vraiment c'est bien incomplet... Cet artiste-là me fait l'effet d'un muet qui m'indiquerait du geste un paysage afin de me faire comprendre ce qu'il voudrait me dire. Sans doute, le geste serait beau, encore faudrait-il le peindre. L'artiste n'a pas le droit de s'exprimer à la façon du muet ; s'il le fait, son œuvre n'est pas une œuvre, il n'a rien créé ; il a perçu une sensation, et comme un être trop faible pour intellectualiser son verbe, il me mène par la main devant une sensation semblable. — C'est, il me semble, l'erreur commune à tous ces jeunes poètes, qui évoquent eux aussi une ambiance, afin de provoquer en vous un état, ou mieux une stase d'âme, mais qui semblent n'avoir jamais vu leur esprit devant LA PENSÉE. Sans doute, leur art est très charmeur, mais ils ne conçoivent jamais la forme de l'invisible ; ils en restent à l'extase et leur extase est inféconde ; leurs âmes...

L'abbé de Kerpenhir hésite, puis, appuyant sur les mots, pour montrer qu'il ne les craint pas : — Leurs âmes sont des « *femmes damnées* », anéanties dans l'énervement de leur jouissance stérile... pour quoi, d'ailleurs, ils jettent tous un perpétuel adieu au soleil ; c'est que les automnes et les soirs ressemblent à l'abandon où erre leur esprit en proie aux mélancolies des vagues regrets et des vagues remords : c'est que les soleils couchants qui illuminent les marches des perrons et les flots de la mer, la saison qui répand des couleurs d'aurore sur les campagnes, charment leur lassitude et leur passivité du ressouvenir des heures dorées aux matins et aux printemps purs et jeunes. Ils se contemplent eux-mêmes en contemplant octobre, cette mémoire de la nature, et leurs rêves s'invitent à de lointains voyages vers les îles d'amour où s'en va toute vie avec la chaleur et avec la lumière, tandis qu'autour d'eux, les fleurs rougis-

santes se pâment sous les baisers parfumés et tièdes des derniers beaux jours, semblant, elles aussi, comme leur âme hystérique, jouir d'une agonie voluptueuse...

Brennilis : — Mais ils souffrent, ils souffrent !

Kerguelvan : — Ils mentent.

Kerpenhir : — Ils ne mentent pas absolument, ils souffrent peut-être, mais superficiellement ; ils n'ont ni la force ni le courage de penser !

Brennilis : — Alors, mon père, vous critiquez aussi Baudelaire ? *Harmonies du soir...*

Kerguelvan : — Baudelaire contient toujours le double symbole ; sur l'ambiance évoquée, toujours peint la vision de l'être intérieur se contemplant soi-même et contemplant la Pensée :

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et douloureux vertige.

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir !

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Kerguelvan interrompt subitement le chant de sa voix, et, la parole nerveuse : — Le monde ambiant : montée des parfums, bercement des sons, ensanglantement de la lumière, le ciel vaste triste et beau !... mon âme extasiée aime et se prosterne ; mais voici que l'esprit se contemple et médite : « Sacrifice divin qui as répandu sur le monde le

sang rédempteur ! ô monde, temple des amours et des morts ! ô tristesses ! ô joies !... mais je suis moi-même un sanctuaire ! je suis aussi le prêtre qui prononce les paroles sacrées ! je suis le prêtre et je suis l'autel ! je suis le temple et la voix du temple ! grand temple du monde, je suis un petit monde ! sur l'autel de mon cœur un souvenir, vase sacré de mes douleurs et de mes joies resplendit ! ô souvenir ! soleil de mes pensées ! ô soleil, souvenir des souvenirs ! je te porte en moi, vase resplendissant du sang de mon âme ! lors, il formule :

« Ton souvenir en moi luit comme un Ostensor. »

Voilà le symbole, voilà la synthèse qui contient à la fois toute l'extase de l'âme et tout l'au-delà de la pensée ! l'indicible a pris forme, un verbe a été créé.

Et Kerguelvan répète à voix basse :

« SON souvenir en moi luit comme un Ostensor. »

L'abbé de Kerpenhir et Brennilis échangent un regard angoissé car ils sentent venir un moment qu'ils voulaient éviter ; harcelés par leur crainte, ils n'ont plus aucune idée présente : l'exaltation de Kerguelvan les domine, elle va croître...

Mais leurs nerfs soudain se détendent, Kerguelvan a repris, de lui-même, la causerie impersonnelle sur de nouvelles considérations de philosophie et d'art ; redevenu très calme, il dit :

— Le sens de la poésie n'est que le sens de l'intégral dans le monde physique et dans le monde moral : le mystère du continu, de l'irréductible, du Tout... Cette extase de l'âme qui précède la procréation de l'idée, Leibnitz, devançant de deux siècles la subtilité des artistes modernes, en avait déjà donné la formule : « *L'idée naît de la continuité des perceptions insensibles.* » Une philoso-



phie nouvelle doit naître de l'art de Beethoven et de l'art de Baudelaire. De même que les sons, les couleurs et les formes sont les apparences sous lesquelles nous prenons connaissance des sommes de *vibrations insensibles* émanées des corps, de même l'*Idée* n'est que la forme sous laquelle l'Esprit voit la somme des vibrations insensibles de l'âme. Or, chaque œuvre est une synthèse de cet indéfini et chacune de ces synthèses est à son tour un centre de vibrations nouvelles ; il doit se former, un jour, une œuvre qui sera l'œuvre des œuvres et qui synthétisera toutes les ondes de l'intelligence : ce sera la lumière spirituelle. A ce titre, mon père, toute poésie est précieuse, qui révèle quelque étonnement intérieur ou quelque extase. De tous les rêves de l'humanité, depuis l'idéal jardin des Hespérides jusqu'à la dernière solitude de de Régnier, il se formera une conscience plus profonde de notre inconnu. Un être viendra en qui se concentreront les douleurs et les postulations humaines de tous les siècles. Le Jésus d'autrefois fut le verbe du cœur, il fut la justice et la charité ; le sauveur de demain sera l'artiste suprême ; le prochain messie parlera la langue des rythmes et des formes, il sera l'incarnation du verbe des chefs-d'œuvre. Ce ne sera pas une fin encore, car l'inconnu de l'homme grandira avec son génie même, comme il a grandi déjà, depuis le Christ, avec son besoin d'amour. L'effort vers l'absolu se perpétuera jusqu'à la fin des siècles, car, ici encore, domine la loi effarante de continuité et d'infini, car Dieu est comme le cercle spirituel vers lequel tend, sans jamais pouvoir l'atteindre, l'intelligence humaine dont les douleurs sont multipliées indéfiniment... Oh ! si j'avais pu concentrer toute ma volonté ! je me suis senti si près, parfois, de comprendre ! mais quel amour a brisé ma force ! à chaque élan nouveau,

quelle douleur nouvelle est venue me rejeter à terre !... comme si tous les supplices étaient posés à la lisière de la *Forêt de Symboles* où dort l'*Idee philosophale* !... Pourtant n'ai-je pas été formé au creuset de ce siècle par les flammes des esprits et par le sang des âmes ?

Kerpenhir : — Mon fils, celui dont vous parlez est attendu...

Kerguelvan : — Mais celui-là devra être exempt de tout vertige, et, complet par lui-même, n'avoir besoin du contact d'aucune forme et d'aucune âme !

Puis, regardant Brennilis et baissant la voix, Kerguelvan murmure :

— Oui, l'amour, le *besoin de sortir de soi ! marier son âme !...* et la *poésie est une prostitution...*

Brennilis : — *Le poète cherche dans les foules un amant spirituel.*

Un instant ils dialoguent ainsi, en réminiscences :

Kerguelvan : — *Une oblation de son âme, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus mystérieux.*

Brennilis : — *Car le poète se sent seul en ce néant de la vie, et il ne peut rester seul devant l'infini où sans cesse il se penche.*

Kerguelvan : — Et la femme n'est rien, nous restons toujours seul !... L'amour ressemble à un châtiment dont la femme est l'ironie !

Brennilis : — Oui, je comprends le vertige d'une âme ! mais l'amour sensuel comment le comprendre ?

Kerguelvan : — Je suis conscient de moi-même, mais je ne me connais pas ; quelle est ma forme ? car je contiens une forme idéale et je ne puis la voir... Or, voici un être dont l'harmonie corporelle me révèle cette beauté ; par lui ma conscience sera complète ; je me pressentais, je me connaîtrai. Aussitôt je veux faire mienne cette forme ; je vou-

drais habiter en elle, devenir sa conscience même, ou m'ouvrir et la loger en moi-même, la déposer lumineuse, au milieu de mon obscurité. Or, par les yeux, je prends contact avec elle, mais la vue ne me donne qu'une émanation de l'être qui se tient là, toujours en dehors de moi, insaisissable et pourtant s'offrant à la perception de mes autres sens ; je l'enfermerai d'autant plus en moi-même que je l'aurai plus perçu ; je veux le toucher, entendre sa voix, flairer son odeur, sentir la chaleur de son sang, vivre de sa vie même ! je rêve de nouveaux sens pour le mieux posséder ! lors, je chercherai avec lui l'union la plus intime et cette émotion des nerfs qui donne l'illusion de l'enveloppement complet !... La beauté est dangereuse à qui se cherche, contempler et admirer c'est déjà de l'amour ! — Et si, de plus, je subis la crainte d'une mort anéantissante ?... cette voix que je désirais entendre était charmeuse, et c'était une âme extasiée, c'était un cœur en fleur dont l'amour s'évapourait comme un parfum, alors... il avait seize ans lorsque nous nous connûmes... après cela plus rien ne me fut possible !...

Kerpenhir, avec hâte : — Mon fils, pourquoi évoquer ces souvenirs ? laissez au passé ce dont il a fait sa proie.

Kerguelvan : — Ce qui est passé ressuscite et c'est moi qui suis la proie du passé ! Je suis la proie du souvenir comme on l'est du remords ! tout revit ! tout ! je les revois, mes morts, non pas en moi-même, hors de moi ! ce sont de réelles formes qui passent sous mes yeux si je les fixe là où je les fixais alors... Émilie Gerboix, Raphaël et Jeanne ! Des domestiques même ont traversé les chambres... j'ai cru voir des lettres sur une table et il n'y avait rien, un portrait, des gants, et il n'y avait rien... Et moi-même ! car ma propre image m'est apparue, tantôt défigurée par la douleur et

la colère, tantôt calme... Son violon, dans le salon des Naiades, je l'ai réentendu chanter ! puis des cris, des appels dans les bois et dans les jardins, et jusqu'aux voix joyeuses des hirondelles du soir, et pourtant elles n'étaient pas encore revenues. J'ai ouvert un tiroir et des mélodies d'autrefois s'en sont échappées ; partout j'aperçois un regard qui me regarde, deux mains qui se serrent... et cette vision que mes yeux ont projetée jadis à chaque place où ils se sont posés : Jeanne et Raphaël enlacés l'un à l'autre, confondus presque, la bouche à la bouche... cela me torture encore !... oh ! cette âme que j'avais faite mienne ! car c'est moi qui l'avais formée, elle contenait toutes mes souffrances, toutes mes joies et tous mes rêves ; cette âme-là se donnant à un être autre et vibrant d'émotions auxquelles j'étais étranger !... et l'ironie de cette malheureuse jeune fille m'en voulant de ne pas l'avoir aimée ! cette haine de femme, se jouant au milieu de tant d'amour et de douleur... tout revit, tout ! Mon père, vous qui connaissez mon cœur tout entier et mes actes, mes fautes et mes luttes, mes supplices et tous mes courages...

Kerpenhir : — Oui, mon fils, mais vos courages ressemblaient à des défis... il y eut un blasphème dans le drame de votre douleur ; au lieu de vous résigner, votre ambition prit sur votre mal un élan nouveau, vous avez joui de l'orgueil du sacrifice !

Kerguelvan : — Pourtant combien je redevins simple et bon et pur, près d'Emilie Gerboix... Et n'était-ce donc pas assez encore ?... il a fallu tout ce malheur là où j'avais espéré créer du bonheur ! toutes ces morts successives !... Les cinq années enfermée dans cette chambre, près d'Emilie Gerboix, à écouter la désagrégation de sa pensée ! L'enfant de Raphaël, ce tout petit à la vie duquel j'appuyais déjà ma vie, lui qui était comme l'enfant de ma

beauté idéale et de mon désespoir, pourquoi mourut-il?... peut-être est-ce que j'expie un réel crime? Il me revient un détail que j'avais oublié : j'ai voulu créer du bonheur, mais j'avais prédit le malheur ; peut-être ai-je fait le mal en le prédisant?... Lorsque je les fiançai, je lui dis : « Tu souffriras par elle ; tu t'apercevras un jour, après avoir cru contempler les merveilles d'une âme, que tu n'as fait que rêver devant un miroir incapable de conserver même le souvenir de ton reflet ; et elle, découragée de ton insatisfaction, te trompera. » Or, le jour où il s'est tué, il m'a reproché ces paroles ; ce que j'avais prédit, disait-il, était arrivé parce que je l'avais prédit... Ainsi je suis peut-être son meurtrier?... Et après tout cela je viens d'avoir la honteuse faiblesse d'espérer renouveler ma vie par l'amour d'une femme?... Cet agenouillement dans la tour du Pouldu, aux pieds de la féminité haïneuse et vaine, fut le commencement de mon agonie ; je n'avais plus que ma volonté et mon orgueil, je les ai perdus !

Kerpenhir : — Comme votre âme est troublée, mon pauvre enfant !

Kerguelvan : — Savez-vous ce que c'est, la folie ? la raison, la vie ?... Si la force attractive des esprits substantiels venait à s'anéantir, cette illusion de nos sens qu'est la matière disparaîtrait : plus de formes ; il n'existerait plus que des puissances, de la matière latente... et notre esprit ne percevrait plus que la volonté de Dieu et les autres volontés, seules impénétrables à lui-même... L'attraction est la raison d'état de la matière, de même, il y a en nous une force qui est la raison d'état de notre intelligence ; c'est par elle que nos idées sont reliées entre elles : un raisonnement, c'est de la matière spirituelle ! chaque intelligence est un système d'idées maintenu par la suprême attraction idéale que nous appelons Dieu. Les idées évoluent selon

lès lois du nombre, elles s'éloignent, se rapprochent, s'attirent, se repoussent, s'éclipsent, décrivent des cercles, des ellipses, et des paraboles... il y a des idées comètes, nébuleuses qui paraissent un jour et s'enfuient, vagabondes et parabolantes pour ne plus jamais revenir... et toutes tombent en spirale dans l'infini intellectuel jusqu'à ce que la force qui les maintenait en équilibre venant à disparaître... c'est la folie ou la mort ! ... Or je sens cette désagrégation se produire en moi, c'est dans mon âme comme l'horreur d'une fin du monde ! mais ma volonté remplace l'inconsciente attraction entre mes idées, je les retiens en ordre !... car on ne raisonne pas pour vouloir, on veut pour raisonner ! la volonté est l'essence de l'être !... Un jour qu'elle allait m'échapper je me suis crevé l'œil pour la reconquérir, j'ai tué la douleur morale par la douleur physique... et maintenant... faudrait-il donc que je devienne aveugle pour ne pas devenir fou ?

Kerguelvan, subitement s'interrompt, il se palpe le front et se penche, comme cherchant du regard, à terre, quelque chose qu'il eût laissé choir.

L'abbé de Kerpenhir lève la main droite et l'index; il semble qu'il va parler et cependant il ne prononce aucune parole.

Brennilis, très pâle, s'incline vers lui et à voix basse : — Cette scène est terrible !... que faire, que dire ?

Kerguelvan : — Je contenais la synthèse de toutes les pensées des hommes, mais j'ai dédaigné de créer avec le génie ordinaire des hommes... j'ai subi l'obsession d'une forme et le vertige d'une âme et tous les tourments de la vie; mais je n'ai pas cessé mon effort, j'ai continué de chercher au delà de l'intelligence humaine et me voici devenir fou ! entendez-moi bien, je vais être fou ! ma raison n'est plus qu'une raison artificielle; je vous le dis, ma

volonté seule tient encore mes pensées cohérentes, la gravitation naturelle de mon intelligence est détruite... si je lâchais mes idées, je sais qu'elles fuiraient toutes et que le néant se ferait en moi! Je suis désormais la seule loi de moi-même! Je suis abandonné des lois de la nature, je suis la seule loi de moi-même. — A la fois volonté et passivité, raison et incohérence, quel est donc mon moi? est-ce le moi qui veut ou le moi qui se désagrège? Voudrai-je encore dans le tourbillon prochain de mes idées? Suis-je donc au delà de moi-même et différent de mon intelligence? suis-je volonté ou suis-je raison et souvenance? je ne suis ni ma science, ni mon intelligence, je suis le vouloir savoir et le vouloir comprendre; mon moi n'est qu'une volonté d'être et de connaître. Ah! la folie et la mort, je tiens votre secret, vous n'êtes qu'un miroir qui se brise: au fond du fou veille toujours le vouloir comprendre, au delà du mort l'être qui veut être!... Et moi qui raisonne encore, volonté de connaître, je maintiens en cette désagrégation de mon intelligence le Kosmos de mes idées! j'ai découvert le principe de l'être derrière les voiles de la raison, je sais ce qui est immortel en moi, car je sais que je veux et que je voudrai toujours dans l'anéantissement de mon pouvoir!

Kerpenhir: — Arrêtez, mon fils, ne cherchez pas à dérober au ciel le secret de l'absolu, nous n'y pouvons atteindre.

Mais Kerguelvan continue de parler:

— Car si notre esprit était remplacé à la racine de nos nerfs par de petites machines, elles enregistreraient de bizarres dessins, comme ceci ou comme cela, au lieu que, sous le soleil d'or du ciel bleu, la nature multicolore et les harmonies resplendissent dans notre âme! tout est idéal, car nous sommes esprits et nés de l'esprit! les formes mêmes que nous voyons ne sont que des formes de l'in-

visible, le monde n'est qu'une idée..... il n'y a qu'une idée, c'est le monde!..... Si aux mains d'un aveugle vous mettiez un aimant et que vous lui disiez de l'approcher d'un aimant semblable, il croirait toucher un corps élastique, pourtant il n'y aurait rien là, qu'une force; ôtez-lui l'aimant des mains, l'illusion disparaît... nos organes et notre cerveau ne sont que des intermédiaires...

L'abbé de Kerpenhir a répété plusieurs fois : — Mon fils, il ne faut pas chercher à dérober au ciel le secret de l'absolu.

Il reprend avec plus d'autorité :

— Ne cherchez pas à dérober au ciel le secret de l'absolu.

Alors Kerguelvan se tait.

Kerpenhir : — Les philosophes sont des fous qui prétendent remonter à la source d'eux-mêmes, la religion seule est vraie. La croyance est la vertu du vrai sage. Vous le savez bien, vous qui avez erré au désert des philosophies... Ecoutez-moi, vous avez défini la religion : une forme espérante de la douleur; je vous répondrai en définissant l'art : une forme douloureuse de l'espérance. — Croyez donc à ce que l'Eglise vous enseigne, vous, artiste, et créez des chefs-d'œuvre en qui soient contenues d'éternelles prières — car tous vos doutes ne font pas que votre âme ne prie malgré vous! — Que votre raison se taise, écoutez la voix mystérieuse qui est en vous; cessez de vous élancer sur les ailes du démon à l'assaut du trône divin; ayez la foi, l'espérance et la charité; prosternez-vous et adorez, ouvrez votre cœur à la confiance, appuyez votre front au giron de la mère éternellement douce et miséricordieuse à ceux qui souffrent... mon fils, reposez-vous en moi que vous appelez votre père; je représente le pardon, la calme humilité, l'éternité sereine; venez à moi, asseyez-vous là, près de moi, à terre, posez votre tête sur mes genoux; souvenez-



vous de la bienheureuse simplicité que vous retrouviez près d'Emilie Gerboix; cessez de penser et quittez tout souvenir, endormez-vous...

Suivant la dégradation progressive et le rythme peu à peu ralenti de la voix du prêtre, lentement Kerguelvan s'agenouille. Soudain sa figure se crispe, Brennilis s'élançe croyant avoir à le soutenir; un son rauque sort de sa gorge, dans le spasme d'un sanglot il se courbe et son front tombe sur les genoux de l'abbé de Kerpenhir. Celui-ci lui pose une main sur la tête et lui caresse les cheveux... Brennilis pleure.

Kerguelvan : — Oui, comme Emilie Gerboix!

Peu après il dit : — Renouveler ma vie, j'ai été assez fou pour oser espérer une vie nouvelle, j'ai osé croire à l'amour!...

Kerpenhir : — La miséricorde de Dieu est infinie, mon fils, ne vous inquiétez pas de demain; vous avez peut-être à vivre de longs jours encore. Si vous le voulez, à partir d'aujourd'hui, vous serez sauvé de l'angoisse. Il suffit que vous le vouliez. Souvenez-vous de cette belle parole du Père Faber : « Le parfum tarde à s'éloigner de la fleur fanée; c'est l'ange de la joie qui ne peut se résoudre à quitter la terre »... Soyez comme la fleur fanée et votre ange de joie s'inclinera sur vous avant que tous deux vous ne repreniez votre essor vers le Ciel... Ecrivez un beau livre, qui soit comme le parfum de votre résignation.

Kerguelvan : — Mon ange de joie! mon ange de joie! oh! mon père! mon ange de joie..... ce fut toute ma douleur... Ecrire un beau livre!..... Pourtant, aurais-je passé dans ce monde sans que ce monde le sache? Personne ne me connaîtrait jamais: nul ne se souviendrait de ma douleur! Brennilis, vous qui êtes venu vers moi, à cette heure extrême de ma vie, vous, dont la charité a aimé ma souffrance et qui n'avez eu peur ni de ma pensée, ni

de mon désespoir, je me recommande à vous! car je ne sais ce qui va arriver... que va-t-il advenir? Essayez de me redire aux hommes. Vous trouverez un cahier relié, aux couleurs de mes armes, *de sable à la fasce d'or*; ce sont des notes éparses jetées là au courant de ma vie, des pensées, des souvenirs, des projets... dans quel désordre! mais l'abbé de Kerpenhir vous dira ce qu'il faut que vous sachiez, et vous comprendrez.

Kerguelvan se redresse, la voix ferme et précise, retrouvant toute son énergie devant une question d'art: — Vinci disait: « Il faut peindre les objets de manière que l'œil puisse en faire le tour. » Essayez de me peindre, de manière que l'œil de l'esprit puisse faire le tour de mon âme. Shakespeare a fait dans son art une révolution semblable à celle du Vinci; étudiez-le, vous y trouverez à chaque instant les clairs et les ombres qui laissent le regard circuler autour des âmes. Inspirez-vous aussi de Baudelaire et de Beethoven... Souvenez-vous des quelques idées que nous avons échangées, et, mieux, cherchez-moi en vous-même car je dois y être obscurément..... Il est un degré d'extrême souffrance et d'extrême subtilité où l'homme ne subit plus les lois de l'instinct et crée ses désirs selon d'irréalisables conceptions. Je voudrais vous dire toute cette recherche de l'absolu en Art; mais je n'en ai plus ni la force ni le courage! faites ce que je vous demande, Brennilis, faites-le par charité: il faut que ceux de l'avenir entendent les cris que j'ai jetés en moi-même.

Brennilis: — Mais aujourd'hui, n'êtes-vous pas sauvé?

Kerguelvan: — Non, je vous le dis, c'est la fin, écoutez encore...

Kerpenhir: — Mon fils, hélas!

Kerguelvan: — Avant-hier (et c'est pour cela que je me suis enfui de Tréguenne)...

Kerpenhir, avec hâte : — Alors, vous aimez cet Orphée de Delville?

Kerguelvan : — La tête tranchée, illuminée par la vie éternelle! sous ses yeux clos se procréent toujours les impérissables choses...

La voix de Kerguelvan s'est éteinte, si musicale et si résignée, dans la lumière amollie du crépuscule les choses prennent des apparences si vagues que toute terreur et toute douleur semblent s'être envolées par la fenêtre ouverte vers le ciel pâle.

Kerpenhir dit :

— Si vous le vouliez, René, vous viendriez habiter ici, au printemps, et j'irais près de vous en Bretagne, jusqu'à la fin de l'automne.

Kerguelvan : — Oui.... c'est un projet, votre sérénité...

Kerpenhir : — Et je commence à me faire très vieux; vous m'aideriez à passer mes dernières années en ce monde... Je vous ferais mettre un lit ici.

Kerguelvan : — Vous prendriez la chambre d'Emilie Gerboix à Tréguenne.

Kerpenhir : — Hoël Brennilis serait notre enfant, il souffre aussi, lui, nous lui donnerions la force et le courage..... c'est une âme héroïque, la misère l'a déjà éprouvé...

Kerguelvan : — Vraiment? Pourquoi ne pas me l'avoir dit? je suis riche, cela du moins vous sera désormais épargné.

Brennilis : — La misère est belle, vous ferez mieux peut-être de me laisser souffrir.

Ils s'entretiennent longtemps, comme des gens que la fuite du temps n'inquiète pas, qui aiment ce que tout le monde aime et qui pensent comme tout le monde pense.

Puis ils demeurent silencieux, ayant épuisé les détails heureux de leur existence prochaine.

• • • • •

Voici l'heure de l'Angelus dit l'abbé de Kerpenhir, montons au jardin, si les bruits de la ville le permettent, nous entendrons sonner les cloches... et nous ferons en commun la prière pour clore ce jour...

L'abbé de Kerpenhir et Brenniliis se sont accoudés au balcon du toit; derrière eux Kerguelvan reste adossé à la fenêtre; il dit encore à Brenniliis;

— Promettez-moi de faire ce que je vous ai demandé.

Brenniliis le lui promet de nouveau.

— Voyez, dit l'abbé de Kerpenhir, en étendant la main vers Notre-Dame, les ramiers et les corneilles s'envolent des tours, on sonne l'Angelus, mais nous ne l'entendons pas...

Il prie;

— Seigneur, ta créature souffre de ne pas te connaître, elle souffre de n'avoir pu reposer son front depuis qu'elle pense : elle souffre d'avoir trop aimé et de n'avoir pu aimer; elle souffre d'être en elle-même; elle souffre d'être née de Celui que tu as chassé du séjour de bonheur. Or celui-ci a pleuré à genoux, voici l'heure de la paix, toi qui as voulu que le soleil se couche, toi qui as donné le sommeil à tous les vivants, permets qu'il goûte au repos universel; éteins sa douleur d'aujourd'hui, donne-lui pour demain l'aurore heureuse aux deux soleils d'Espérance et de Foi.... Seigneur, protège tes suppliciés et tes suppliants! aie pitié de la matière même, bénis jusqu'à Satan, car nous souffrons qu'il souffre!...

L'abbé de Kerpenhir demeure longtemps tourné vers Notre-Dame; Brenniliis répète mentalement sa prière : « Protège tes suppliciés et tes suppliants... bénis jusqu'à Satan, car nous souffrons qu'il souffre! »

— Soudain la voix angoissée du prêtre l'arrache à sa rêverie :

René ! où est René ?... Brennilis ! où est-il ? Se serait-il jeté.... là dans la petite cour ? Vous ne voyez rien ?..... ne vous penchez pas tant....

Brennilis : — Je ne vois rien.

HENRY BOURGEREL.

*(A suivre.)*

Reproduction interdite.

